

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 17 avril au 23 avril : 16 pages de texte et de photographies)

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1622.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 25 avril 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



UNE SENTINELLE AVANCÉE EN ALSACE. — La nuit est calme, le jour vient à peine de se lever et, dans la campagne qui semble encore endormie, le soldat de France qui veille prête l'oreille au moindre bruit. Il sait que, dans cette apparente quiétude qui l'entoure, la trahison rôde. L'ennemi prépare quelque perfidie.

NOS LEADERS

La semaine militaire

La lutte d'usure se poursuit sur les deux fronts, dans les mêmes conditions que précédemment. On ne peut marquer encore cette semaine rien de décisif. Sur le front franco-belge, ce sont toujours des combats locaux plus ou moins violents. Sur le front russe, la bataille des Karpathes continue, mais avec un certain ralentissement dû à la saison.

C'est aux deux extrémités de notre ligne que s'est manifestée une activité continue. En Belgique, les Allemands semblent vouloir renouveler leurs attaques sur Ypres et sur l'Yser, depuis qu'ils savent que l'armée anglaise tient cette région à peu près tout entière. Certaines informations, difficiles à contrôler, leur ont prêté l'intention d'essayer une reprise d'offensive sur Calais (?). Des renforts importants auraient été renvoyés à l'armée du duc de Wurtemberg. Nous attendons l'événement. Pour le moment, il y a eu, en effet, quelques vifs engagements autour d'Ypres. Les Anglais ont réussi, le 17 avril, à s'emparer d'un mamelon coté 60 mètres, au sud de Zillebeke. Dans ces plaines de Flandre, une hauteur de ce genre a toujours son importance, à cause des vues étendues qu'elle donne sur le plat pays. Les Allemands ont dû l'estimer ainsi puisqu'ils ont multiplié les contre-attaques pour reprendre la cote 60. Le communiqué anglais dit que les pentes étaient couvertes de cadavres par suite des formations denses des colonnes allemandes. Ils ne changent pas de tactique et obtiennent partout les mêmes résultats. Il faut espérer qu'à la longue le combat finira faute de combattants... allemands; mais ils ont encore du monde à perdre. Les Allemands ont cru se venger de leur échec au sud d'Ypres en bombardant les positions entre Langemarck et Ypres avec des bombes asphyxiantes dont l'effet a été ressenti jusqu'à deux mètres en arrière de nos lignes. Il a fallu vider la place momentanément, mais une vigoureuse contre-attaque menée le lendemain avec le concours des Anglais et des Belges nous a rendu nos positions. Les Allemands ont ainsi recouru à des moyens condamnés par le droit des gens. Après le pétrole enflammé et les balles explosives, les bombes asphyxiantes! Il faudra bien leur répondre de la même façon. Si la guerre prend un caractère aussi atroce, les Allemands, qui l'ont provoquée, finiront par en être les victimes. La dette de leurs forfaits augmente chaque jour.

En Alsace, les combats continuent dans la vallée de la Fecht par les deux vallées qui se réunissent à Munster. Les Allemands tiennent toujours Munster, nos troupes occupent Stohs-wir et sont au contact des faubourg de Munster. Elles tiennent également un des sommets du Reichackerkopf. Elles progressent en outre par le sud vers Metzeral, tête de ligne du chemin de fer qui descend à Colmar. Il ne faut pas s'étonner de la lenteur de ces combats qui se livrent dans la partie la plus difficile des Vosges; c'est presque la guerre de montagnes. Nos alpins y déploient toutes leurs qualités. Il y a là d'ailleurs, dans toute cette région, une action d'ensemble qui aboutira certainement à d'importants résultats.

Sur tout le reste du front, nous n'avons qu'à signaler de nouveaux progrès sur l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette et, partout ailleurs, d'excellents tirs de notre artillerie. Cependant, aux Eparges et au bois d'Ailly, les Allemands ne cessent pas d'essayer de reprendre les positions perdues: ils ne réussissent qu'à augmenter le chiffre de leurs pertes.

Peu de nouvelles des Karpathes. Les Russes maintiennent leur avance entre Bartfeld et Stropkow. On combat toujours furieusement au col d'Uzok. Toutes les contre-attaques austro-allemandes ont échoué à l'est du col d'Uzok et en Bukovine. L'état-major russe a donné, le 18 avril dernier, un historique de la bataille en mars et pendant la première quinzaine d'avril. Nous en avons déjà parlé. La supériorité des Russes est, pour le moment, incontestable; mais elle ne pourra devenir décisive que lorsque les Karpathes, lavés par le dégel et desséchés par le soleil et les vents printaniers, s'ouvriront largement aux grandes masses des armées de Galicie.

Cependant quelques combats qui viennent d'avoir lieu dans la région de Cracovie, vers Gorlice, nous confirment dans l'idée que les Allemands tenteront prochainement une forte diversion sur l'aile droite des Russes. Ce serait la seule façon, d'ailleurs, de soulager les armées austro-allemandes des Karpathes. Le grand-duc

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 24 avril (265^e jour de la guerre)



15 HEURES. — Les rapports complémentaires précisent les conditions dans lesquelles les Allemands ont réussi à faire, avant-hier soir, reculer nos lignes au nord d'Ypres, entre le canal de l'Yser et la route de Poelcapelle. Une lourde fumée jaune, partant des tranchées allemandes et poussée par le vent du nord, a produit sur nos troupes un effet complet d'asphyxie qui a été ressenti jusque sur nos positions de deuxième ligne.

La contre-attaque prononcée hier nous a déjà permis de regagner une partie du terrain perdu. Notre situation est complètement consolidée et notre action se poursuit dans de bonnes conditions, avec l'appui des troupes britanniques et belges.

L'ennemi a prononcé une attaque aux



Nicolas doit avoir pris ses précautions pour parer le coup.

La flotte anglo-française a recommencé le bombardement des forts des Dardanelles, achevant la destruction des forts de l'isthme de Boulair et de ceux de l'entrée du défilé de Tchanak; c'est sans doute le prélude de l'intervention du corps expéditionnaire concentré en Egypte et dont les transports ont déjà commencé, si l'on en juge par le torpillage manqué du transport anglais *Manitou*.

En attendant le forçement des Dardanelles, nous signalons la réouverture, par les brise-glaces, du port d'Arkhangel, qui va permettre la reprise des communications maritimes entre la Russie et ses alliés.

Général X...

Chacun son tour!

Leur plus mortelle ennemie au début de la guerre — et depuis quarante-cinq ans — c'était la France. Puis ce furent les Anglais, voués à la malédiction du vieux bon Dieu allemand, la Russie n'aura pas à se plaindre d'avoir été oubliée. La *Gazette de Francfort* proclame aujourd'hui que la Russie est et sera toujours l'ennemi principal de l'Allemagne, à moins qu'on arrive à modifier la politique de cette puissance qui n'est que la conséquence de son manque de « kultur ».

Eparges, une autre à la « Tête de Vache » (forêt d'Apremont). Il a été repoussé.

Une attaque des Allemands au sud de la forêt de Parroy et un autre au Reichackerkopf ont été arrêtées par notre feu; l'ennemi a subi des pertes sérieuses.

Lire page 4 le communiqué de 23 heures

Le trafic entre la Hollande et l'Allemagne

AMSTERDAM. — Le *Nieuwe Courant* apprend de la frontière allemande qu'au cours de la semaine dernière les importations et les exportations entre la Hollande et l'Allemagne ont sensiblement augmenté.

Six cents longs trains, venus d'Allemagne, chargés de charbon et de marchandises manufacturées, sont repartis pleins de denrées de toutes sortes. (Information.)

Le front russe. -- Au centre des Karpathes



L'Italie a pris sa décision

Le 12 février dernier, trois mille auditeurs rassemblés à la Sorbonne entendaient avec joie résonner, dans le grand amphithéâtre, ces vers de Gabriele d'Annunzio :

*Voici ton jour, voici ton heure,
Italie, et, pour cette heure,
Des années merveilleuses,
La plénitude de tes allégresses!*

*Choisis d'être souveraine ou serve,
Choisis de monter ou descendre,
Choisis de vivre ou périr.*

Le choix de l'Italie est fait; elle refuse d'être serve, de descendre, de périr.

Une entrevue significative

Londres, 24 avril. — Les ambassadeurs de France, de Russie, d'Italie et le ministre de Serbie ont conféré hier soir avec Sir Edward Grey. (Information.)

L'échec de M. de Bülow

LONDRES, 24 AVRIL. — On mande de La Haye au Daily Mail, à la date du 23 :

Des avis de Berlin, venus ici par voie diplomatique, apprennent que l'Allemagne a virtuellement renoncé à sa tentative de trouver une solution au problème austro-italien et que M. de Bülow a reçu l'ordre de notifier au gouvernement italien que ses réclamations sont considérées comme inadmissibles.

En général, ici, dans les cercles diplomatiques, on ajoute foi à la nouvelle donnée par le Daily Mail. (Havas.)

Voir page 4 :

LA VEILLÉE DES ARMES, dépêche de notre correspondant de Rome.

En attendant...

"La Marseillaise"

Quand je passe devant le groupe de Rude — celui qu'on appelle indifféremment le *Départ* ou la *Marseillaise* — qui fait la gloire et la plus pure beauté de l'Arc de Triomphe, je m'arrête et j'ôte mon chapeau.

Ce n'est pas une phrase que j'écris, c'est une chose que je fais. Et même quand je traverse la place en voiture, je me penche et je regarde. Il me semble que si je manquais une seule fois la chance qui s'offre d'apercevoir ce chef-d'œuvre, je manquerais une occasion d'accumuler de la force et de la fierté : regarder le *Départ* de Rude, c'est faire sa prière à la Patrie.

Et, en ce moment surtout, en ce moment ! Tous les vrais grands hommes, les vrais créateurs sont prophètes. Ce sont les heures inoubliables que nous vivons, c'est la magnifique énergie de notre race que Rude avait prédites, voici trois quarts de siècle. Ils sont là, le père de famille et l'adolescent, qui partent du même pas pour repousser l'invasion des barbares; ils sont là, et ils écoutent le même cri auquel ceux d'aujourd'hui répondirent : la voix de la Patrie qui les appelle, cette *Marseillaise* dont Rude a fait la plus belle, la plus immortelle, la plus vivante idole qui soit sortie du ciseau d'un sculpteur depuis Phidias !

Mais, devant les trois autres piliers de l'arc triomphal, passez vite ! C'est de la sculpture officielle. Rude devait être chargé de toute la décoration de l'Arc de Triomphe : mais la sculpture officielle s'insurgea et le gouvernement responsable ne voulut pas prendre la responsabilité du génie : il confia au nommé Etxe la moitié de ce que Rude aurait pu faire.

Ce fut du moins pour moi une consolation de voir qu'on voulait donner comme emblème à la Croix de Guerre dont vont être décorés nos braves cette sublime *Marseillaise* de Rude. Était-il possible d'en trouver un plus glorieux, plus significatif, plus digne enfin du héros qu'il s'agit d'honorer ? Mais au dernier moment il paraît qu'on a changé d'avis. A quinze lustres de distance, de nouveau Rude s'est trouvé évincé, de nouveau, on lui a préféré je ne sais quoi d'officiel, de neutre par conséquent : le nommé Etxe est mort, mais il a des successeurs.

Pierre Mille.

Dans ce numéro :

PAGE 10 ET 11 : Notre nouveau roman, LE GRAND BLAGPOOL, par Michel Georges-Michel.

PAGE 5 : Comment nous traitons les prisonniers allemands.

Le fou de Schoenbrunn

Gastibelza, l'homme à la carabine,
Chantait ainsi...
VICTOR HUGO.

I

*François-Joseph, l'homme à la triste mine,
Parlait ainsi :
« De la Bosnie et de l'Herzégovine
J'ai grand souci.
On nargue dans ces provinces ingrates
Mon vieux caillou...
Le vent qui souffle à travers les Karpathes
Me rendra fou.*

II

*Je dépistais les coqs dans les bruyères
Quand l'Allemand
Me contraignit à déclarer la guerre
Dans les Balkans.
Depuis ce jour, mes gens se carapatent
Je ne sais où...
Le vent qui souffle à travers les Karpathes
Me rendra fou.*

III

*Assidûment, je bombarde Belgrade
Depuis l'été.
Mes armes font des effets rétrogrades
De ce côté.
Le Serbe, qui nullement ne s'épate,
Rend coup pour coup...
Le vent qui souffle à travers les Karpathes
Me rendra fou.*

IV

*L'Italien, mon allié du reste,
D'un air hautain,
Vient réclamer l'Illyrie et Trieste
Et le Trentin;
Et je prévois qu'il faudra qu'on se batte
Pour le Tyrol...
Le vent qui souffle à travers les Karpathes
Me rendra fol.*

V

*C'est à Berlin que je dois cette attaque,
Et Budapest
Va bientôt voir galoper les cosaques
Venus de l'Est.
Oh! ce kaiser, combien je l'antipathe!
C'est un pignouf...
Le vent qui souffle à travers les Karpathes
Me rendra louf.*

VI

*Quand tout cela sera fini, ma chère,
Qu'advientra-t-il ?
Je crains bien que le trône de mes pères
Soit en péril.
Suivi d'un chien, j'irai, traînant la patte,
Comme saint Roch...
(Parlé.) Oh! là! là! ma tête!... Décidément
Le vent qui souffle à travers les Karpathes
M'a rendu toc. »*

Georges Fragerolle.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



BULOW. — Où vas-tu, ma petite Italie, avec cette pelle ?

ITALIE. — Je vais ensevelir la Triplice qui est morte depuis longtemps !

(Il Secolo, Milan.)

Échos

Mesdames, faites votre choix.

Le dévouement des femmes, qui servent la cause du droit et de l'honneur, est partout admirable. A-t-on songé aux décorations qu'elles pourraient recevoir ? Il y a un certain choix. D'abord, l'ordre du Service impérial, créé par Edouard VII lors de sa « coronation »; l'ordre de la Croix Rouge royale, datant de 1883, accordé aux infirmières en temps de paix et de guerre; puis l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, croix maltaise, avec la barette : « Pour services rendus à l'humanité »; l'ordre du Mérite, institué, lui aussi, par Edouard VII, pour quiconque — homme ou femme — se distingue dans la littérature, les sciences, les arts. La reine Victoria a créé l'ordre Victoria et Albert, réservé aux femmes des maisons régnantes en Europe; l'ordre de la Couronne des Indes, décerné aux femmes des vice-rois de l'Inde.

Il y a, bien entendu, la Légion d'honneur. En Russie, c'est l'ordre de Sainte-Catherine; en Espagne, ceux de Saint-James et de Sainte-Marie l'Espagnole. L'étoile turque de Shefekat sera peu demandée. Mme Conan Doyle vient de renvoyer la sienne. Il y a enfin la Rose d'or, qui récompense — donnée par le pape — la piété et la vertu exemplaires. Elle est rarement décernée. La reine d'Espagne s'en décore Mesdames, faites votre choix !

Les corsets pour nez.

Après les fixe-moustaches et les fixe-favoris, voici les corsets... pour nez...

Que sont les teintures mêmes, et les fards, et les chichis, pauvres tricheries banales, auprès de ce truquage dernier cri que révèle l'annonce suivante, textuellement insérée aux pages de publicité d'une grande revue féministe anglaise :

« Appareil modificateur des formes du nez, s.g.d.g., amincit et redresse le nez. Résultats en quinze jours. »

Les Cyranos pourront soupirer auprès des Roxanes capricieuses et ne plus épouser par procuration.

Saluons ce Bauche.

Dans la vitrine d'un magasin, place des Terreaux, à Lyon, est actuellement exposée, au milieu d'une batterie de cuisine, une superbe casserole, à laquelle est adjoind ce petit écriteau :

LA VRAIE MARMITE BAUCHE
(Bauche est le nom de l'inventeur)
Elle va au feu et n'éclate jamais
Elle a tout du Boche
Mais elle est de fabrication française.
Vendue au profit des blessés militaires.

Pour une fois, saluons ce Bauche !

La jalousie de Mme Frantz Miller.

Comme la France, l'Allemagne a constitué des ligues féminines dont les membres adressent des colis aux soldats, en joignant à chaque paquet la carte de la donatrice.

Or, la fille d'un banquier de Naumburg écrivit quelques mots aimables sur sa carte, priant le destinataire inconnu de lui faire savoir si le colis lui avait fait plaisir. Le sot qui reçut cette invitation s'offrit le plaisir de l'expédier à sa femme. Aussitôt, l'épouse remercia la bienfaitrice en ces termes :

« Vous feriez mieux de réserver vos présents aux soldats célibataires et de ne pas vous occuper des hommes mariés respectables. Le fantassin Frantz Miller est le père de mes cinq enfants, et je suis là pour veiller à son confort. »

Un détail qui a quelque importance, c'est l'âge de la personne qui provoqua cette crise de jalousie : la fille du banquier avait expédié le fâcheux colis à l'occasion de son onzième anniversaire de naissance !

Bismarck et Jagellon.

Les Allemands, on le sait, ont élevé en territoire français une statue à Bismarck. Ils sont fiers de ce geste provisoire. C'est sans doute pour compenser l'amertume que leur vaut, dans Cracovie, la statue de Ladislas Jagellon, offerte, en 1910, à ses compatriotes par le pianiste Paderewski. Une pyramide, entourée de degrés en pierre fruste, supporte la statue équestre du héros : en travers des marches, le cadavre d'un Teuton.

Cette statue évoque la victoire de Tanneberg, remportée, en 1410, par Jagellon sur les chevaliers teutoniques.

Les soldats du kaiser ont-ils détruit le monument, ainsi que le plus célèbre tableau du musée cracovien, représentant Albert de Brandebourg, premier duc de Prusse prêtant hommage au roi de Pologne, en 1525 ?

Le mot de passe.

Une sentinelle, au passage à niveau, demande le « mot » à qui veut aller plus loin. C'est : « Barcelone, Berthier ». Arrive un soldat, qui a oublié le malheureux mot et qui voudrait bien, tout de même, continuer sa route. Il insiste, mais la sentinelle :

— Tant que tu ne m'auras pas dit « Barcelone, Berthier », tu ne passeras pas.

Le rôle de l'Italie.

M. de Bülow a échoué dans ses pourparlers près de M. Caraffa. Cette fois, la Carafe a bu l'eau.

Le Veilleur

DERNIÈRE HEURE

La veillée des armes en Italie

L'attitude du pape et du roi devant le mouvement interventionniste.

ROME, 24 avril (De notre correspondant). — L'Italie est à la veille d'entrer dans le conflit européen. Pendant cette minute suprême d'attente pour tout le peuple italien — minute qu'un député de Rome n'hésitait pas à appeler *angoissante* — les neutralistes et les interventionnistes brûlent leurs dernières cartouches.

Au cours de ces dernières semaines, les interventionnistes ont gagné du terrain. Ils sont, maintenant, en majorité écrasante dans plusieurs grandes villes comme Milan, Rome, Naples, Pavie, Brescia, Venise, etc. et dans plusieurs régions, comme la Ligurie, la Sicile, la province de Parme, la Romagne, etc. De leur côté, les neutralistes — qui sont presque exclusivement représentés par les socialistes officiels — ont redoublé d'activité, excitant le fatalisme pacifiste des masses et agitant devant elles le spectre de la guerre avec ses misères et ses horreurs. Le résultat de cette campagne ne va pas tarder à être connu; mais déjà on peut affirmer que l'agitation socialiste, toujours plus hostile à la guerre, a des conséquences tout à fait opposées à celles que ses promoteurs escomptaient. En voici une, par exemple, assez inattendue.

Les catholiques se rallient

En Italie, il y a deux grands partis qui luttent pour la domination des foules : le parti socialiste et le parti catholique. Le pape a compris que le moment était venu de se prononcer, et, modifiant son attitude vis-à-vis de la guerre, il a permis aux catholiques de se rallier à l'idée d'une intervention à seule fin de laisser les socialistes — seuls parmi tous les partis italiens — en dehors du courant patriotique qui secoue toute la nation, depuis les Alpes jusqu'aux Iles. Or, quel va être le résultat le plus évident de cette nouvelle position prise par le Vatican, sinon un notable renforcement du parti catholique et un affaiblissement du parti socialiste ?

Nous pouvons ajouter qu'avant d'en venir là, Benoît XV s'est efforcé d'obtenir de l'Autriche les plus grandes concessions en faveur de l'Italie, et, qu'ayant échoué, il encourage, à présent, le mouvement patriotique parmi ses fidèles. En voulez-vous des preuves indéniables ?

Dimanche 11 avril eut lieu, à Brescia, la commémoration des dix journées de résistance héroïque que le peuple opposa aux troupes autrichiennes du général Hainau, celui qu'on appela *l'Hyène*, pour perpétuer le souvenir de ses atrocités. Eh bien ! à la cérémonie, qui eut un caractère nettement interventionniste, on vit les associations et les autorités catholiques manifester d'accord avec les associations républicaines, les socialistes réformistes et les radicaux. Dans plusieurs églises, les évêques et les prêtres ont fait ouvertement allusion à la guerre, excitant les fidèles à être bons patriotes. Enfin, plusieurs députés catholiques se sont déjà enrôlés dans l'armée comme volontaires en cas de guerre.

L'heure suprême

Mais ce résultat négatif n'est pas le seul auquel soit arrivé l'intransigeance des socialistes esclaves d'un doctrinarisme aveugle et irraisonné. Ils se proposent de faire, à l'occasion du 1^{er} mai, leur plus grand effort en préparant des meetings, des réunions, des manifestations contre les interventionnistes. Or, le gouvernement, qui naturellement ne pourrait pas assister au spectacle d'un commencement de guerre civile à la veille de la guerre nationale, pourrait être poussé à mobiliser avant cette date. Tel est, du moins, l'espoir des interventionnistes.

Mais si cet espoir devait être déçu et si le gouvernement se bornait à défendre les manifestations du 1^{er} mai, il y a une autre date qui pourrait être la limite extrême de la neutralité italienne : le 12 mai.

Le 12 mai, en effet, aura lieu la rentrée des Chambres. Si, ce jour-là, le gouvernement n'a pas encore mobilisé, il verra certainement se dresser contre lui tous les interventionnistes. Sur qui pourra alors compter le ministère Salandra pour se maintenir au pouvoir ? Pas sur M. Giolitti ni sur les *giolittiens*, qui ne demanderaient pas mieux que de reprendre le pouvoir, même à la condition d'être obligés — eux, neutralistes — à faire la guerre. Cette façon d'agir rentrerait d'ailleurs parfaitement dans les méthodes politiques de M. Giolitti, lequel, il y a quelques années, après avoir renversé M. Luzzatti sur un projet de suf-

Le communiqué officiel

23 HEURES. — Au nord d'Ypres, les Allemands, dans la nuit de vendredi à samedi et dans la journée de samedi, ont tenté un effort violent pour exploiter la surprise provoquée avant-hier par leurs gaz asphyxiants. Cet effort a échoué.

Samedi, à l'aube, ils avaient réussi à enlever, sur la rive gauche de l'Yser, le village de Lizeux; une vigoureuse attaque de nos zouaves et des carabiniers belges nous a rendu ce village, que nous avons bientôt dépassé; nous avons progressé sensiblement sur notre gauche en liaison avec l'armée belge, plus lentement sur notre droite.

Les troupes britanniques, objet pendant ce temps d'une violente attaque, y ont riposté par une contre-attaque immédiate dont les résultats ne nous sont pas encore connus.

En Champagne, au saillant nord du fortin de Beauséjour, les Allemands ont fait exploser cinq fortes mines à proximité de nos tranchées. Malgré la violence de l'explosion, les entonnoirs, qui ont un diamètre de vingt-cinq mètres, ont été aussitôt occupés par nos troupes qui y ont devancé l'ennemi.

Des combats très chauds se sont livrés au bois d'Ailly, où les Allemands multiplient des efforts désespérés pour reprendre les sept cents mètres de tranchées que nous leur avons enlevés le 22. Après avoir dû évacuer ce matin une fraction de ces tranchées, nous l'avons reconquise dans la journée et nous nous y sommes maintenus.

Dans la forêt d'Apremont, à la Tête-à-Vache, l'ennemi nous a violemment bombardés, mais n'a plus attaqué.

frage universel, une fois au pouvoir, représenta intégralement le projet à la Chambre parmi ses premières propositions. Pour toutes ces raisons, on ne voit absolument pas comment le gouvernement pourrait, sans danger, retarder la mobilisation et la guerre au delà du 12 mai.

1,500,000 Italiens en armes

Pour conclure : nous aurons donc la mobilisation d'ici peu.

Il est vrai qu'il faudrait user d'un autre mot à la place de *mobilisation*, car la mobilisation s'accomplit depuis longtemps. Encore samedi, 17 avril, le gouvernement rappelait sous les drapeaux, par convocations personnelles, quatre nouvelles classes. Tous les officiers de complément ont été rappelés. Tous les Alpines sont à la frontière. Les officiers italiens peuvent suivre avec leurs jumelles les mouvements des troupes autrichiennes, qui sont au delà de la frontière, tout près d'eux. Les départs des troupes pour la Vénétie ont lieu nuitamment, très discrètement. On peut calculer que l'Italie a aujourd'hui en armes environ 1,500,000 hommes, dont 700,000 à proximité de la frontière.

Ainsi, quand paraîtra le décret, non seulement la mobilisation, mais la concentration des troupes seront achevées, et le décret ne fera que constater un fait accompli.

L'armée répondra aux espérances du pays, car elle est forte et bien préparée. L'infanterie, en général, et les alpins, en particulier, sont des troupes excellentes; l'artillerie, comme on sait, dispose du canon Deport.

Le roi donne l'exemple

Le moral des soldats est bon : il sera encore meilleur lorsque le roi, donnant le bon exemple, ira avec eux. Et le roi se prépare.

— Je ne marcherai jamais à côté des Autrichiens et des Allemands! aurait-il dit au début de la guerre, à quelques intimes; et la phrase, répétée, lui a concilié la sympathie de tout le peuple. Alors l'armée n'était pas prête et Victor-Emmanuel III ne pouvait exprimer la répulsion pour ses anciens alliés que sous une forme négative.

Aujourd'hui, l'armée est prête. Le roi a déjà fait préparer sa tente pour aller sur le front, et il l'a annoncé en soldat :

— Je sais quelle est la place qui m'est indiquée par la tradition héritée de mon frère et de mon grand-père !

Puissent les Italiens de la nouvelle génération trouver tous, comme leur roi, la place que leurs pères leur ont laissée après la guerre de l'Indépendance !

DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur :
Pour le grade de commandeur : le capitaine de vaisseau Paillet, commandant le 2^e régiment de fusiliers marins.
Pour le grade d'officier : le lieutenant de vaisseau de réserve de Mandat-Grancey, du service des renseignements de la marine.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

Vapeurs norvégiens coulés par des sous-marins

LONDRES. — On mande d'Inishtrahull au Lloyd que le vapeur *Capri*, dont le port d'attache est Bergen, et qui allait de Baltimore à Christiania, a heurté une mine, le 18 avril, au large de l'île Tory et qu'il a coulé le 23, dans la soirée. Son équipage a été sauvé.

Une autre dépêche, parvenue de Burntisland au Lloyd, dit que les équipages des vapeurs norvégiens *Oscar* et *Eva* sont arrivés hier soir à Burntisland, à bord du vapeur danois *Anna*.

Ils rapportent qu'ils se trouvaient à 170 milles environ au nord-est de Longstone quand un sous-marin les accosta et demanda à voir les papiers des deux navires.

Il donna aux équipages dix minutes pour quitter les vapeurs; il arrêtait en même temps l'*Anna*, auquel il ordonnait de prendre les marins à son bord.

D'après le récit des deux capitaines, de dix à douze obus furent ensuite tirés contre leurs bateaux, qui furent coulés.

Des vapeurs suédois subissent le même sort

LONDRES. — Le vapeur *Ruth*, allant à Gothenburg, a été torpillé et coulé dans la nuit de mercredi, à cent milles à l'est du Firth-of-Forth, par un sous-marin allemand. L'équipage a été débarqué à Leith.

Le *Ruth* était de nationalité suédoise.

Le capitaine Anderson dit que, mercredi soir vers 9 heures, il aperçut un sous-marin allemand derrière lui.

Le sous-marin tira deux coups de canon, puis s'éloigna à une distance de 400 mètres environ; de là, il lança une torpille, qui manqua son but.

Le capitaine du *Ruth* mit alors un canot à la mer et se dirigea vers le sous-marin avec l'intention de montrer à son commandant les papiers du bord; mais, au moment où il approchait, le sous-marin lança une nouvelle torpille, qui atteignit le *Ruth*.

Les matelots qui étaient restés à bord n'eurent guère le temps de s'embarquer dans un canot, avant que le *Ruth* coulat.

Le sous-marin disparut aussitôt.

STOCKHOLM. — Le vapeur finnois *Frack*, chargé de 12.000 tonnes de fer, a été torpillé dans la Baltique par un sous-marin allemand.

L'Italie et la Guerre

Les conversations diplomatiques

ROME. — La nouvelle visite du baron de Macchio à la Consulta ranime les espérances des neutralistes.

Le *Messaggero* déclare à ce sujet :

La reprise fébrile de ces conversations diplomatiques nous achemine vers une issue qui n'est pas douteuse; elle apporte avec elle une rupture imminente du traité d'alliance, avec tous les événements qui doivent logiquement en découler.

M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, a eu mercredi deux longs entretiens avec le prince de Bülow et le baron de Macchio. Il a ensuite conféré avec le président du Conseil, M. Salandra, qui se rend souvent près du roi à la villa Ada. (*Informat.*)

Le gouvernement italien achète le palais de l'ambassade d'Autriche

ROME. — Le palais Chigi, siège de l'ambassade d'Autriche-Hongrie, situé place Colonna, a été vendu 5 millions à l'Etat, qui aurait l'intention d'y installer le ministère des Colonies. L'ambassade déménagera après la crise internationale pour se rendre dans un quartier moins central. (*Information.*)

Une brillante opération des Canadiens

LONDRES. — Le ministère de la Guerre annonce que la lutte pour la reprise du terrain dans lequel les Allemands ont pénétré entre Steenstraete et Langemark continue. La perte de cette partie de la ligne a découvert le flanc gauche de la division canadienne, qui a été obligée de se replier pour maintenir ses communications avec les troupes voisines.

Derrière ces dernières, se trouvaient quatre canons canadiens de 4,7 pouces qui tombèrent aux mains de l'ennemi.

Quelques heures plus tard, les Canadiens prononcèrent une attaque brillante et très réussie au cours de laquelle ils reprirent leurs canons et firent un nombre considérable de prisonniers, dont un colonel; leurs pertes sont sérieuses, mais leur courage et leur élan ont incontestablement assuré la victoire; leur conduite a été magnifique.

Comment nous traitons les prisonniers allemands

Une visite aux camps d'internement de Bretagne

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Le gouvernement français, désireux de faire savoir comment étaient traités les prisonniers allemands en France, a autorisé les représentants des journaux parisiens à visiter les dépôts de soldats et officiers prisonniers.

Arrivés à Rennes de bonne heure jeudi dernier, nous fûmes tout d'abord emmenés à Montfort-sur-Mer où nos ennemis sont cantonnés dans un antique couvent des Ursulines. Sous la conduite de M. le capitaine de Montgascou, de l'état-major de l'armée, de M. Georges Cahen, maître des requêtes au Conseil d'Etat, et reçus par M. Chautat, sous-préfet, nous inspectons le dépôt où habitent hommes répartis en une compagnie que commande un feld-mehel, choisi parmi les plus sérieux, placé lui-même sous les ordres d'un sous-officier français. L'abbaye est devenue une immense ruche. Les prisonniers sont employés qui à des travaux de vannerie, qui à des travaux de menuiserie, de saboterie. Certains réparent les vêtements et chaussures de leurs camarades; d'autres sont chargés des corvées d'entretien. Ce sont pour la plupart des hommes trapus, au teint rouge et aux cheveux blonds. Leur allure est lourde, et ils nous regardent avec une méfiance mêlée de curiosité.

Au point de vue de l'alimentation, tous les prisonniers sont soumis au même régime. La cuisine est faite, suivant leurs goûts, par des cuisiniers choisis parmi eux. Le matin, au réveil, à 5 heures, ils prennent du café, puis à 9 heures et à 4 heures; ils ont la soupe deux fois par jour, à 11 heures et à 6 heures. Les rations allouées réglementairement sont les suivantes: pain, 700 grammes; café, 10 grammes; sucre, 10 grammes; viande, 250 grammes pour les travailleurs et les malades; 125 grammes pour les autres; légumes, de 900 grammes à 1 kilogramme, consistant en pommes de terre, choux carottes ou riz. Les menus sont variés et comportent tantôt du bœuf, tantôt du porc, du poisson, etc. Au surplus, des marchandes sont autorisées à vendre aux prisonniers, à certaines heures, du pain, des conserves, du fromage, du beurre, du cirage, du papier à lettre, etc.; mais est interdite la vente de toutes boissons.

Ces prisonniers ne sont plus tous persuadés du triomphe final de l'Allemagne. Les lettres qu'ils reçoivent de leurs familles parlent trop souvent du renchérissement de la vie et de la durée des hostilités. Et ils vivent d'une vie animale sous la surveillance de nos braves territoriaux.

Au camp de Coëtquidan où nous nous rendons ensuite nous voyons travailler des prisonniers. A la carrière du Falet une cinquantaine cassent des pierres pour la réfection des routes; plus loin, c'est une équipe de bûcherons.

Le camp est composé de vingt et un baraquements à raison d'environ cinquante hommes pour chacun d'eux. Une salle de désinfection a été aménagée. Une infirmerie bien approvisionnée, une salle de repos pour les malades, et il a été créé une salle de bain où les prisonniers peuvent se laver chaque jour. Le service des cultes catholique et protestant est régulièrement assuré.

Au camp des officiers

officiers sont casernés dans le fort de Châteauneuf. C'est une construction à la Vauban, enfouie sous terre, d'aspect rude, et où l'on perçoit déjà l'obligation moderne de voir sans être vu et de résister aux coups de l'artillerie. N'y a-t-il pas quelque ironie du sort à penser que ces mêmes murailles, dressées jadis contre l'envahisseur, l'abritent aujourd'hui?

Le fort de Châteauneuf affecte la forme d'un vaste quadrilatère. Il avait été construit pour défendre la route de Saint-Malo. Une grande cour-jardin qu'ombrent de beaux arbres, est bordée sur trois faces de talus élevés et sur la quatrième s'ouvre une suite de casemates aménagées en chambres de plain-pied sur la moitié de la cour plantée réservée aux prisonniers.

Les lits des prisonniers sont des lits de troupe; il y en a quatorze par casemate. Les officiers en ont tapissé les murs à leur gré; les photographies de famille, dessins, cartes postales illustrées foisonnent. Le chauffage et l'éclairage sont assurés par l'autorité militaire. Ils ont fait exécuter qui une petite armoire, qui une petite table en bois blanc, qui une étagère.

Une casemate dénommée « Casino » (sorte de coopérative), leur sert d'entrepôt et l'un de leurs camarades en remplit le rôle de gérant. Ils peuvent se procurer là, au moyen de bons: tabac, savon, café, sucre, thé, papier, encre, etc.

Des lavabos ont été installés à leur intention avec eau courante. Leurs ordonnances (un nombre d'un par dix officiers) occupent une chambre à proximité.

La cantine leur sert une nourriture sans recherche, mais bonne. Les Allemands ont une prédilection pour les pommes de terre cuites à l'eau et le potage au riz. Le cidre leur plaît, et c'est ici leur boisson de prédilection.

La cour plantée est suffisante pour leur permettre

de prendre leurs ébats: courir, jouer aux barres, au football, sauter, etc.. Les plus jeunes sont ardents aux sports; les plus anciens préfèrent jouer aux cartes, aux dames, aux échecs, faire de la musique, lire, dessiner et écrire. Leur correspondance a été limitée — par mesure de réciprocité — à l'envoi de deux lettres par mois et d'une carte par semaine. Chaque lettre reçue ou expédiée fait naturellement l'objet d'une traduction que l'on s'efforce d'établir immédiatement. Il s'ensuit que leur correspondance ne subit aucun retard.

Tout l'argent adressé est perçu par le vagnemestre et remis au commandant qui ouvre un compte courant. Sur ce compte, les officiers sont autorisés à prélever 25 francs par semaine au maximum. Quant à leur solde, identique à celle que reçoivent les officiers français prisonniers en Allemagne, c'est-à-dire 75 francs par mois, elle sert à payer la pension; les officiers supérieurs bénéficient d'un petit reliquat.

Les colis expédiés arrivent très régulièrement; ils les ouvrent eux-mêmes, en présence d'un officier français et ce n'est pas sans quelque dédain pour notre civilisation retardataire qu'ils lui présentent les produits de leur « kultur » sous forme de bière, thé, café en pastilles, vin en poudre, punch en « tub », miel en « tub », pain en « tub », bouillon en « Kub », alcools en capsules, etc.. (inutile de dire que les alcools sont prohibés et intercepés).

Toutes les supercheries pour obtenir, sans contrôle, des nouvelles de chez eux sont maintenant éventées: bombes en chocolat bourrées de coupures de journaux, boîtes à double fond, fausses boîtes de conserves, correspondances noyées dans le saindoux, etc..

On aurait mauvaise grâce, cependant, à ne pas considérer que, dans l'ensemble, ces prisonniers sont très corrects; ils se sont pliés à la discipline qui leur est imposée, et bien peu ont conservé cette morgue faite de suffisance remarquée lors des premières prises. Les événements ne sont peut-être pas étrangers à cet état de choses, car les lettres qu'ils envoient à leur famille, aussi bien que celles qu'ils reçoivent, dénotent, depuis quelque temps, une certaine inquiétude sur l'issue de la guerre.

Nous gagnons, pour terminer cette visite, Fougères, où les officiers sont cantonnés dans la forteresse médiévale, dont la silhouette altière se couronne de machicoulis et est coupée de gracieuses échaugettes. Là aussi, un confort rudimentaire mais sain. Et, sur les chemins de ronde, les officiers se promènent tout le jour, graves presque. Ils nous dévisagent avec hauteur, puis se détournent et regardent la vêtuste cité bretonne qui, dans l'horizon, se profile grise sous le ciel chargé de nuages. — LOUIS PISTON.

Un succès russe dans les Karpathes

PÉTROGRAD. — On annonce que la prise par les Russes des hauteurs dominant la cote 1001, dont il a été question dans le communiqué d'hier, a grandement facilité la conquête de la région d'Usjok. De ce fait, l'importance de la cote 992, que l'ennemi tient encore, est sensiblement réduite.

Des avions allemands sur Bielostok

PÉTROGRAD. — Des témoins du bombardement de Bielostok par des avions allemands sont arrivés à Pétrograd; ils racontent que les appareils firent leur apparition dans la matinée alors que les rues étaient pleines d'enfants, dont plusieurs furent tués et un grand nombre blessés.

Les aviateurs semblaient chercher à terroriser la population civile, car, évitant les édifices militaires, ils lancèrent tous leurs engins sur les rues et sur les maisons privées. Une bombe éclata sur un train sanitaire et a blessé une infirmière.

Le communiqué autrichien

AMSTERDAM. — Voici le texte du communiqué autrichien:

La situation générale reste stationnaire. Dans les Karpathes, duels isolés d'artillerie. Notre artillerie a remporté un succès dans le secteur Nagy-Polena, et l'artillerie allemande en a remporté un également près de Koziwoa.

Après l'échec infligé à l'attaque russe, un calme relatif règne devant nos positions du défilé d'Uzok. Tous les prisonniers confirment que les Russes ont éprouvé des pertes considérables. Hier, nous nous sommes emparés d'une forte position stratégique à l'est du défilé d'Uzok.

En Galicie et en Bukovine, pas de changement.

Une réponse

Une usine de Westphalie, qui avait passé à la maison Roulet et Cie, de Bienne (Suisse), une commande de diamants pour l'industrie, a reçu la réponse suivante:

Messieurs,

La maison Roulet et Cie, de Bienne, ne travaille qu'avec les pays civilisés.

Agréez, messieurs, nos salutations.

Le Journal de la Weser, qui reproduit et traduit cette missive, en éprouve plus de surprise encore que de colère, « car, dit-il, la commande montait à 4.000 ou 5.000 mark ».

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Les compensations demandées par la Grèce aux alliés

On mande d'Athènes, au *Corriere d'Italia*:

Voici, suivant le *Messenger d'Athènes*, organe du ministère de la Guerre, les garanties et compensations demandées par la Grèce dans une note remise, il y a dix jours, aux puissances alliées, pour qu'elle intervienne dans la guerre:

1° Détermination de l'endroit où devront être dirigées les troupes grecques; un seul endroit devra être fixé pour laisser le maximum de puissance à l'action de la force que la Grèce mettra au service de l'Entente;

2° Versement par les Alliés, pendant la durée de la guerre, de sommes mensuelles de cinquante millions de francs, ces sommes étant considérées comme des acomptes sur le grand emprunt de cinq cents millions conclu avec Paris et Londres;

3° L'alliance devra survivre à la guerre afin de permettre à la Grèce d'organiser ses nouveaux territoires et d'en assurer la défense contre toute agression;

4° Compensations territoriales en Asie Mineure; Smyrne avec un vaste arrière-pays; facilités financières pour que ce territoire puisse être mis en valeur.

Les puissances alliées devront également fournir le matériel de guerre nécessaire et accorder à la Grèce des garanties contre tout danger du côté bulgare.

Les pourparlers, dit le journal athénien, sont en bonne voie et sur le point d'aboutir. Si l'accord est conclu, les puissances fixeront la date à laquelle la Grèce sortira de sa neutralité, cette date étant en corrélation avec la nouvelle action contre les Dardanelles.

Le communiqué du maréchal French

LONDRES (Communiqué officiel du 23 avril). — Hier soir, sur la gauche britannique, dans le voisinage de Buschoote et de Langemark, au nord du saillant d'Ypres, les Allemands ont attaqué les troupes françaises. Ils ont commencé par un violent bombardement et ont employé un grand nombre d'engins produisant des gaz asphyxiants. La quantité de gaz produite témoigne qu'il y eut une volonté bien arrêtée, après une longue préparation, de se servir de procédés contraires aux stipulations de la convention de La Haye dont l'Allemagne est cosignataire.

L'accusation, fautive d'ailleurs, portée contre nous, la semaine passée, par les Allemands, d'employer des gaz asphyxiants s'explique maintenant; il s'agissait évidemment d'essayer de répondre par avance aux critiques des neutres.

Les Français ont été obligés de se retirer pendant la nuit hors de la zone des gaz; ils se sont repliés vers le canal.

Le front britannique reste intact, sauf à l'extrême-gauche où il a fallu remanier notre ligne afin de se conformer à la nouvelle ligne française.

A l'est d'Ypres, nous avons repoussé deux attaques de nuit contre nos tranchées. Le combat continue dans la région au nord d'Ypres.

Dans la matinée, au cours d'une reconnaissance, exécutée avec succès, un de nos aviateurs a endommagé un aéroplane allemand et l'a forcé à descendre. Nos aviateurs ont également obligé un autre appareil allemand à atterrir aux environs de Messines.

Ils prétendent avoir coulé des sous-marins anglais

La dépêche suivante est publiée par les journaux neutres:

BERLIN (officiel). — Dernièrement, des sous-marins britanniques ont été aperçus à plusieurs reprises dans la baie allemande d'Heligoland, dans la mer du Nord, et ont été maintes fois attaqués par des unités allemandes.

Un sous-marin ennemi a été coulé, le 17 avril. La destruction d'autres sous-marins est probable, mais elle n'est pas constatée avec une certitude absolue.

Le *Times* dit que la perte d'un sous-marin anglais n'a pas été confirmée par l'amirauté et que ce ne serait pas la première fois que des nouvelles de la sorte ont été controuvées. Il remarque que le numéro du sous-marin n'a pas été donné, tandis que toujours, sauf en une seule occasion, l'Amirauté britannique ne déclare jamais avoir coulé de sous-marins quand elle n'est pas en état d'en donner le numéro.

Les négociations sino-japonaises

SHANGHAI. — Le ministre du Japon a remis au ministre des Affaires étrangères de Chine une demande péremptoire, insistant pour l'acceptation complète des dernières propositions revisées; dans le cas contraire, les négociations seront immédiatement rompues. (Information.)

LES CHIENS A LA GUERRE



En 1895 que le capitaine Tolet entreprit le dressage des chiens pour le service de la guerre. Parfois se mêlèrent dans ces effectifs à quatre pattes des chiens allemands. L'espionnage partout! Mais on découvrit bien vite que rien ne valait le brave chien de berger français et, surtout, le « bouvier des Flandres ». Celui-ci en est un qui veille, à côté de la sentinelle. Son courage, son intelligence vive, sa finesse d'odorat, son obéissance sont admirables.

(Dessin de Paul Thiriat, *The Sphere*.)

LA GUERRE ANECDOTIQUE

La biche

D'une lettre du soldat Fernand Michel :

... Dans le petit poste, construit de rotins et de feuillages, nous venons de finir de manger la soupe : un « bonhomme » fait le jus ; sitôt bu, mon tour de faction arrive. Il est 7 heures. Depuis quelques minutes le soleil a disparu à l'horizon. La nuit vient tout doucement ; au loin, derrière la crête qui nous fait face, le 155 donne. Du village tout proche les chants des « bicoquols » qui y sont cantonnés nous parviennent amortis... Il fait maintenant tout à fait nuit. Mon heure de faction est terminée ; le ciel est constellé d'étoiles ; le vent est tombé et, avec lui, le bruit de la canonnade pourtant très proche.

Après ma relève, je rentre au poste, enroulé dans une couverture, et ne tarde pas à m'endormir...

Trois heures du matin : une canonnade nous réveille. — Quoi l'alerte ?

Non, c'est pour boire un succulent chocolat bien chaud avec des tranches de pain grillé. Voilà qui vous remet en forme ! Le chocolat a délié les langues : tout le monde est réveillé. On chante. Quatre heures arrivent vite. C'est à mon tour de reprendre la faction (la nuit nous sommes deux). Le camarade et moi, nous allons. La nuit est toujours belle : pas un souffle de vent, pas un bruit. Baïonnette au canon, nous faisons les cent pas, sans dire mot.

Mais, dans le petit bois où nous sommes, on vient de marcher : l'œil aux aguets, nous nous arrêtons. On vient sur nous ; quelque chose bouge entre les branches :

— Qui vive !
Un bond entre deux arbres... C'est tout simplement une biche en promenade...

Le jour se lève ; la compagnie arrive, les équipes sont formées.
On part.

Le gendarme est bon enfant

C'est au bord d'une rivière maintenant célèbre par la lutte qui se déroula dans sa vallée depuis plusieurs mois ; trois poilus, au repos, y sont venus jeter l'épervier. Attentionnés, ils sont surpris par un pandore à cheval :

— Eh ! les gars, ça pourrait vous coûter cher.
— C'est pour améliorer l'ordinaire, répondent-ils.

— Alors, je ne vous ai pas vus.
Et, piquant des deux, le gendarme s'en va au grand trot.

L'attaque des fortins

D'une lettre du sergent Jean C... :

... Dans la journée du 1^{er} avril j'ai assisté à un spectacle effrayant. Une véritable trombe de fer tombait autour de nous. Après une heure d'explosions effroyables — nos obus balayaient des fortins boches éloignés de 40 mètres environ — il a fallu, sous une rafale d'obus, passer par-dessus le parapet, charger à la baïonnette. Chose curieuse, dans cet enfer, je n'éprouvais pas la moindre émotion : c'est parfaitement calme que j'ai sauté sur le parapet et que je me suis retourné en criant à mes hommes : « En avant, à la baïonnette ! » puis j'ai foncé droit...

Vingt mètres, et un de mes camarades, normalien d'avenir, tombe à mes côtés, la face en avant ; quelques secondes, et un 77 éclate à moins d'un mètre de moi ; l'explosion me plaque à terre. Je me relève ; mes hommes, me voyant touché, hésitent ; je repars la rage au cœur. Nous arrivons sur un fortin ; des ennemis, un officier en tête, se présentent ; nous les abattons à coups de fusil ; je saute sur le corps de l'officier mort. Alors, combat terrible ; à moins de deux mètres, on se canarde : les Allemands nous prennent entre deux feux ; un de mes soldats reçoit une balle en pleine poitrine ; je suis toujours accroupi sur le cadavre de l'officier...

Ajoutons, au récit du sergent C..., que cette affaire s'est terminée tout à l'avantage des nôtres. Peu de jours après, ce vaillant sous-officier était proposé pour le grade de sous-lieutenant.

La strophe inachevée

Nous recevons d'un abonné la lettre suivante, à laquelle est joint le poème qu'on va lire. Imaginez-vous rien de plus poignant, en effet, que cette mort en beauté, que cette strophe inachevée ?

Monsieur,

Excusez la liberté que je prends en vous envoyant ces quelques vers ; ce n'est point leur valeur littéraire qui fait leur prix, mais bien les circonstances poignantes où ils ont été composés. Mon fils, lieutenant d'infanterie, actuellement du côté des Eparges, les a trouvés sur une feuille broussée et sanglante que la main crispée d'un cadavre serrait encore. Il n'a pu l'identifier, aucune pièce à son nom ne se trouvant sur ce soldat. C'est pour cela qu'il m'a envoyé la copie de ces vers, espérant que les hasards de la publication les feront tomber sous les yeux de ses parents.

C'est dans ce but, monsieur, que j'ai choisi *Excelsior* pour donner satisfaction au vœu ultime d'un soldat mourant. Nul autre journal ne m'a paru mieux qualifié que le vôtre pour cette noble mission. Ci-joint la copie intégrale du feuillet du moribond. La mort a dû l'interrompre dans sa rédaction, car la troisième strophe est inachevée.

Espérant, monsieur, que vous donnerez satisfaction à la requête que je transmets au nom d'un héros obscur

mort au champ d'honneur, je vous prie d'agréer l'expression de ma profonde considération.

Un shrapnell m'a touché d'une atteinte mortelle, Et je gis dans la boue, en attendant la mort. J'avais rêvé mourir d'une façon plus belle, Mais, hélas ! autrement en a voulu le sort. Dans une charge folle, aux regards du soleil, J'aurais voulu tomber encore ivre de gloire ; Mon sang aurait teinté mon dolman de vermeil, Et j'aurais vu passer le vent de la victoire. Pour linceul j'aurais eu mon casque et ma cuirasse, Et pour de *Profundis* le galop des coursiers. Mais ici...

Mais ici ?... Le crayon glissa des doigts raidis, le soldat-poète ferma les yeux... et mourut.

Alma

La scène se passe dans un cantonnement voisin du front. Un nouvel arrivant du dépôt vient d'être versé à l'escouade ; tous l'entourent. On l'interroge :

— Es-tu passé par Paris en venant ?

— Eh ! oui, répond-il, j'en suis parti vendredi. A preuve c'est que voilà un ticket du Métro de la station Alma.

Et tous de regarder avec envie le petit morceau de carton qui leur rappelait Paris.

L'heure de la ronde dans les tranchées

D'une lettre d'un jeune écrivain, sur le front :

... Sitôt sorti, je constate que nos voisins ont installé un projecteur qui nous éclaire crûment ; or, je tiens à l'obscurité pour accomplir certains travaux indispensables... Il faut mettre ordre à cela. Me voilà parti, à travers mes canaux — car mes boyaux, malgré un fréquent écopage, ont plus de 30 centimètres d'eau — vers mon canon lance-bombes, qui envoie avec précision à une centaine de mètres un projectile assez semblable à notre obus à balles de 75.

J'éclaire la culasse avec ma lampe électrique, je charge, j'amorce ; très légère détonation, violente explosion ; ma bombe est bien tombée... le projecteur s'est éteint.

Je continue ma ronde, sous les étoiles.

De la tranchée allemande, une fusée lumineuse part à quarante mètres de moi. Elle illumine la nuit, et l'habituelle fusillade qui se déclanche. Les balles passent nombreuses dans l'air, trop hautes, avec le bruit sec d'un coup de marteau sur du bois dur ; quelques-unes se logent dans les arbres près de moi ; puis, c'est la nuit et le silence. Pas pour longtemps ; ma bombe heureuse a éveillé leur colère. Ils nous lancent des pétards de pierre et deux bombes dont l'une éclate sur leur propre poste d'écoute, à dix mètres de ma tranchée avancée. Imbéciles !

Je fais expérimenter dans le fond de la tranchée un nouveau projecteur qu'on vient de nous envoyer ; il éclaire violemment les silhouettes bizarres des « poilus » emmitouffés dans des cache-nez et couverts de peaux de mouton.

Je gagne alors un autre coin de mon secteur ; on m'entend que le floc floc de mes bottes dans l'eau. Me voici au pied d'une maison en ruines, aux murailles criblées de trous ; depuis deux mois, on s'est battu là sans cesse ; chaque pan de mur a été arrosé de sang. Nous avons pris, perdu, repris ce château d'H...

Plus loin, je distingue à peine les ombres des sentinelles confondues avec le parapet de tranchée... Leur fulgurante, bruit sec : c'est un de leurs pétards de pierre, qui a raté son but. Je fais répondre par de la mélodie et continue ma ronde : sol bouleversé par les grosses « marmites », entonnoirs, et, en arrière, des cadavres qu'on n'a pu ramasser. Ma ronde est finie : elle a duré deux heures.

Toujours à double face

D'une lettre de Neuwerk (Allemagne), à propos de la levée en masse :

Voici le cas qui est arrivé ici : un homme avec une bosse se présente ; on dit : Face antérieure : bon pour le service en campagne. Il se retourne, on aperçoit la bosse et on dit : « Face postérieure : bon pour le service de garnison. »

La dernière bouteille de vin doré

De M. Marcel Dupont, dans le *Correspondant* :

A la porte du presbytère, près de la jolie petite église qui domine tout le pays, j'aperçois un vieux prêtre qui distribue des bouteilles de vin blanc à une multitude de troupiers rassemblés autour de lui. Je l'entends qui dit d'une voix douce :

— Prenez, mes enfants, prenez. Si les Prussiens viennent, je ne veux plus qu'ils en trouvent une goutte.

— Merci... Merci, monsieur le curé.
Et tout à coup un vacarme épouvantable retentit tout près de nous. Tout a tremblé sur la place. Une « marmite » allemande vient de tomber sur le toit de l'église, y faisant un trou énorme par où s'échappe une horrible fumée épaisse et jaune. Des multitudes de débris retombent en pluie autour de nous, faisant une musique bizarre. Les vitres de toutes les maisons dégringolent à qui mieux mieux. Instantanément, le vide s'est fait

sur la petite place du presbytère. Quelques hommes blessés s'enfuit en se plaignant. Les autres ont remis l'arme à la bretelle et se sont éloignés vivement en filant le long des maisons. Je me trouve seul en face du curé à cheveux blancs qui tient encore à la main une bouteille de vin doré. Nous nous regardons navrés.

— Tenez, monsieur l'officier, dit-il tout à coup, prenez encore celle-ci. Quant à celles qui restent, je vais les briser pour qu'ils n'en boivent pas... Ah ! les sauvages ! Ah ! les misérables !... Mon église !... Ma pauvre église !...

Leurs accessoires de guerre

Du *Bonnet rouge* :

D'une lettre écrite par un officier français qui combat dans les Vosges à sa famille :

« Dans l'attaque d'hier où une compagnie a donné, elle a été merveilleuse. C'est elle qui a fait la contre-attaque.

« Il n'y a eu chez nous qu'un homme tué et un blessé. « Nous avons fait 9 prisonniers, tué 7 ou 8 soldats ennemis et repris l'ouvrage dont ils nous avaient chassé. Ils ont laissé sur le terrain un arsenal effrayant de bombes, ampoules à acide sulfurique, pastilles incendiaires, bombes asphyxiantes, etc. »

Les soucis de Méphisto

Un étudiant persan nous adresse cette fable amusante :

Un jour le diable, en colère,
Appela Néron, Tibère
Et les autres sommités
De l'inférieur ministère.
Puis, il se mit à leur faire
Des discours très agités.

Sa Majesté diabolique,
D'un air bien mélancolique,
Leur dit : « Voyons, chers amis,
Que l'un d'entre vous m'explique
Le remède qu'on applique
Pour combattre les ennuis.

Quelqu'un demanda, timide :
— Quel est le souci qui ride
Ainsi votre auguste front ?
Quel est l'ennemi perfide
De qui la vertu solide
A pu vous faire un affront ?

— Il ne s'agit pas d'un traître ;
Cela n'aurait pas fait naître
En moi ces chagrins affreux.
Mais, — pensez donc ! — je vais être
Bientôt forcé de remettre
Ma place à Guillaume Deux !...

ABOUL GASSIM,

Etudiant persan à la Faculté de médecine de Genève.

Discipline allemande

Du *Courrier de l'Armée belge* :

Un arrogant officier allemand a donné à Gand, en présence d'autres officiers et de Gantois, un échantillon de la discipline allemande. Son ordonnance avait oublié d'enlever une petite tache du manteau de l'officier. L'individu dut se mettre en position. Avec une espèce de knout on lui infligea plusieurs coups à la figure que, malgré la douleur cuisante, il supporta patiemment.

Quand les bourreaux s'en furent allés, les spectateurs indignés demandèrent comment il est possible de supporter un pareil traitement.

— Mon officier a châtié non la personne, mais le soldat !

— Alors vous avez dû le sentir personnellement !

Douceurs pour nos blessés

Flan

1^o Préparez d'abord une « pâte brisée » : mêlez avec les doigts 150 grammes de farine et 100 grammes de beurre, formez au centre du mélange une cuvette et versez-y un quart de verre d'eau en même temps que 3 grammes environ de sel fin. Remuez le tout avec une cuillère de bois et pétrissez très grossièrement mais aussi très vivement. Etendez la pâte avec un rouleau et placez-la sur une tourtière beurrée. C'est sur cette pâte que vous verserez la crème préparée comme suit :

2^o Faites bouillir la quantité d'un verre de lait avec une demi-gousse de vanille. Pendant ce temps, mettez deux jaunes d'œufs dans une terrine avec 75 grammes de sucre et 75 grammes de farine. Lorsque le tout est bien amalgamé, versez le lait bouillant peu à peu et en tournant toujours.

Mettez ce mélange, dans une casserole, sur le feu ; ajoutez, par petits morceaux, 40 grammes de beurre, en continuant à tourner jusqu'à ce que la crème soit prise. A ce moment, faites-la refroidir et mêlez-y les deux blancs d'œufs battus en neige. Lorsque vous aurez versé cette crème sur la pâte, faites cuire à four doux pendant une demi-heure environ.

Les prisonniers allemands aux camps de Montfort et de Coëtquidan



L'ABBAYE DÉSACRÉE DE MONTFORT OÙ SONT LOGÉS DES PRISONNIERS



DANS LES CARRIÈRES DE VALET



PRISONNIERS AU TRAVAIL DU CAMP DE COËTQUIDAN



LES BARRIQUETS DU CAMP DE COËTQUIDAN



UNE INSPECTION AU CAMP DE COËTQUIDAN



DES PRISONNIERS DÉBITENT DU BOIS D'AUTRES TRAVAILLENT À LA FORGE

Enfermés dans l'abbaye désaffectée de Montfort, près de Rennes, et au camp de Coëtquidan, plusieurs milliers de soldats allemands subissent une captivité sévère et juste, mais inspirée par les seuls sentiments d'humanité. Dans ce camp, le régime du pain KK n'est pas en vigueur : les captifs sont bien nourris, bien logés et, pour le travail auquel ils sont astreints, ils touchent un modique salaire. Le régime de ces prisonniers de guerre contraste avec celui que doivent subir les malheureux internés français dans les camps où règnent sans contrôle les féroces gardes-chiourmes du kaiser.

(Phot. de notre envoyé spécial.)

LA GUERRE AÉRIENNE

30 Taubes et 55 aviateurs abattus en août et septembre

Nous devons ajouter à la liste de 14 avions allemands descendus au cours du mois d'août un quinzième qui fut abattu près de Stenay, le 13 du premier mois de la guerre, ainsi qu'il résulte du carnet de route d'un de nos plus remarquables officiers aviateurs :

« Un avion ennemi, Taube, écrit-il, apparaît à 2.000 mètres. Deux avions français se lancent à sa poursuite. Il fait demi-tour et se sauve vers la frontière. Fusillade et canonnade générales. Il tombe à pic. Vu dans l'hôtel de Stenay quelques débris de l'appareil capturé (Aviatik 13). »

Nous pouvons donc continuer notre étude en mettant à l'actif de nos ennemis 15 avions perdus et 32 hommes pour le mois d'août ; début encourageant et suivi d'autres succès. Ces succès furent tels qu'un sous-officier pilote et officier observateur faits prisonniers à Jonchery le 28 mars tinrent exactement ce propos :

« Nous ne pouvons pas lutter avec les Français au point de vue de l'artillerie. Nous avons dès le début mis en œuvre tout notre matériel et nos meilleurs pilotes. Ceux-ci ont tous disparu tour à tour.

« Vous êtes passés maîtres dans cette spécialité. Tout notre effort est maintenant tendu vers le dirigeable avec lequel nous espérons frapper énormément l'opinion publique et obtenir des résultats d'une importance morale considérable. »

Ces déclarations absolument authentiques constituent le plus beau témoignage d'admiration qui pouvait nous être adressé et concorde bien avec l'ordre du grand quartier général allemand du 1^{er} octobre que nous publions dimanche dernier.

Le bilan de septembre

Nous sommes donc ainsi au mois de septembre et la descente des avions allemands continue avec régularité.

Dès le 3, la série recommence : 1 Taube est descendu à Suippes d'une balle dans le radiateur. Le lendemain, par suite d'une panne, un appareil est obligé d'atterrir près d'Ostende. Les officiers qui le montent ont le temps d'y mettre le feu avant d'être capturés. L'un d'eux est blessé au visage.

Le 3 septembre, vers 5 heures, un Taube passe au-dessus du Raincy avec l'intention d'aller lancer des bombes sur Paris. Il se trouve assez bas, mais prend bientôt de la hauteur pour survoler le fort de Chelles. Il évolue alors à 1.500 mètres. Un détachement de service autour du fort ouvre un feu de salve et plusieurs balles atteignent l'avion. L'une d'elle creve le réservoir d'essence brusquant la descente immédiate entre le fort de Chelles et le village de Bron. A cet endroit travaillaient des terrassiers recrutés pour creuser des tranchées au camp de Paris. Les ouvriers se trouvant en contre-bas n'aperçoivent l'aéroplane qu'au

moment où il descendait de la colline droit sur eux : il vient s'arrêter en plein chantier. Stupéfaits de cette arrivée inattendue les travailleurs n'ont pas le temps de faire un geste que, déjà, l'officier allemand décharge dans leur direction les dix balles de son muser sans d'ailleurs causer de blessures graves. Les terrassiers se vengent aussitôt et tuent le belliqueux apache de l'air.

Une torche aérienne

L'officier dont nous citons au début de cet article le témoignage au sujet de l'aéroplane abattu le 18 août près de Stenay, assistait le 9 septembre à une nouvelle descente d'appareil allemand : « l'avion allemand atteint à 1.500 mètres descend en chute, prend feu, une torche. » Cette simple ligne suffit sur son carnet de route à relater un drame au cours duquel le pilote fut carbonisé et l'observateur, par miracle, simplement blessé. Les deux hommes venaient de jeter deux bombes sur la voie ferrée aux environs de Châlons.

Nos alliés les Russes continuaient, eux aussi, leur œuvre de salubrité aérienne, et le communiqué officiel du 10 septembre apprenait que, près de Zamoscic, plusieurs aéroplanes allemands avaient été pris par eux.

Le 12, deux appareils étaient marqués au tableau de la journée : l'un, évoluant à 800 mètres, était atteint par un détachement de dragons de Fontainebleau aux environs de Balloy, les deux officiers qui le montaient s'écrasèrent sur le sol à Montigny ; l'autre venait de jeter sur Troyes plusieurs bombes dont les résultats avaient été insignifiants. L'une d'elles était tombée sans éclater sur la gare au moment où le train de Belfort pénétrait dans le hall vitré. Un de nos pilotes se lança à la poursuite de l'agresseur et le rejoignit, après une chasse de 20 kilomètres, près de Piney. Là l'ennemi s'abattit et les deux hommes qui le montaient, un capitaine et un lieutenant, se tuèrent dans la chute.

L'aigle noir abattu

Vers le mi-septembre, un autre appareil était descendu dans nos lignes ainsi que l'indique la lettre suivante d'un soldat en campagne dans la Marne :

« A 100 mètres de nous, il y avait une section du génie au repos sur le bord de la route. Le temps était pluvieux. A faible hauteur, pas plus de 600 mètres, sort d'un nuage un biplan à queue de poisson caractéristique que nous connaissons bien maintenant. Les sapeurs sautent sur leurs fusils. Ils n'avaient pas tiré 50 cartouches qu'on voit l'appareil s'incliner sur l'aile gauche, faire un tête à queue complet et piquer droit sur la terre, le moteur continuait à ronfler à toute vitesse. Il s'écrase dans un champ. Tout le monde accourt, mais le réservoir s'enflamme, les fusées que tout aéroplane allemand emporte font explosion, et, pendant dix minutes, nous assistons, impuissants, au supplice de deux officiers, brûlés vifs sur leurs sièges, où ils sont attachés. Un quart d'heure plus tard, on peut approcher. Le pilote porte la croix de l'Aigle noir, seul insigne resté intact sur son uniforme. Un homme l'emporte. Le reste n'est que ferraille tordue par la chaleur. Le lendemain, un piquet a rendu les honneurs quand on a enterré les restes des deux aviateurs allemands... »

Le 7 septembre, un sous-marin anglais entra en rade à Harwich, ayant à bord un officier de marine et un aviateur allemands capturés dans des conditions particulièrement mouvementées. Les deux prisonniers faisaient une reconnaissance en hydravion en vue d'étudier la position des navires de guerre anglais, lorsqu'ils furent victimes d'une panne de moteur. Ils se posèrent sur la mer, essayèrent de réparer, mais en vain. Ils étaient depuis vingt heures sur l'eau, désirant de toute leur âme l'arrivée de secours, même anglais, lorsqu'un sous-marin arrivait et les trouvait à la hauteur de l'île Borkum, à une quarantaine de kilomètres de la côte. L'équipage allié saisit les bombes qui se trouvaient à bord de l'oiseau marin, coula l'hydravion et ramena ses passagers.

Le premier combat aérien

Et nous arrivons alors à l'un des épisodes les plus dramatiques, les plus héroïques de la guerre : la première descente d'un avion provoquée par un autre avion, mais, hélas ! causant l'écrasement au sol de l'assaillant et de l'attaqué. Il s'agit de l'exploit du capitaine russe Nesteroff.

Le 8 septembre, au cours d'une reconnaissance aérienne, cet officier aperçut un aéroplane autrichien qui planait au-dessus des troupes russes avec le projet de jeter des bombes sur leur camp. Dès qu'il l'eut aperçu, l'aviateur se lança dans la direction de l'ennemi, se mit à sa poursuite, s'en approcha, le rejoignit et, comme il n'avait pas d'armes à bord pour l'attaquer, délibérément, résolument, follement, fonda sur lui, l'atteignit, le brisa, le culbuta et le précipita au sol, entraîné lui-même dans la chute que sa témérité avait causée.

Peut-on rêver acte d'héroïsme plus beau et plus troublant ? Ne permet-il pas même de poser le problème suivant : lorsqu'on est un pilote de valeur, utile à son pays, a-t-on le droit de se tuer magnifiquement pour un résultat minime en comparaison de la perte que sa mort causera, ou bien doit-on laisser la vie sauve à l'aviateur rencontré sur sa route, dont les ravages ne peuvent être très importants ? De quelque façon que ce problème soit résolu, on ne peut s'empêcher d'un frisson d'admiration en souvenir de l'auteur de cette prouesse de l'air, l'une des plus angoissantes de la guerre. Le capitaine Nesteroff était d'ailleurs un aviateur très intrépide et c'est lui qui, le premier, réussit, le 27 août 1913, à boucler la boucle au moment où Pégoud, par une série d'évolutions progressives qui le rendirent célèbre, s'entraînait en vue de cet exercice par lequel il sut passionner les foules, même allemandes et autrichiennes, quand on ne pensait pas encore à la guerre.

30 Taubes au tableau

Nous arrivons donc, pour septembre, à un total de 12 avions perdus pour les Allemands, sans compter ceux que prirent les Russes à Zamoscic, sans doute dans un terrain abandonné par l'ennemi, mais dont le nombre peut facilement être estimé à une demi-escadrille, soit 3 appareils, pour ne pas être taxé d'exagération. D'autre part, ces pertes se traduisent par le chiffre imposant de 23 aviateurs et observateurs mis hors de combat. Pour les deux premiers mois de guerre, nous trouvons 30 appareils et 55 officiers. Ce bilan prouve que les prisonniers allemands, dont nous invoquons le témoignage au début de cet article, disaient la vérité lorsqu'ils parlaient des lourdes pertes infligées par nous à l'aviation allemande dès le début de la guerre.

(A suivre.)

Jacques R.-M.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU DIMANCHE 25 AVRIL 1915

Le Grand Blagpool...

PAR
MICHEL GEORGES-MICHEL

Chez le Grand Blagpool.

...Le grand Blagpool dormait, quand un coup de sonnette le réveilla.

Le grand Blagpool se souleva, s'assit sur son oreiller, se frotta un œil, et, ayant mis ses poings sur ses hanches, il attendit.

Un nouveau coup de sonnette troubla le silence de la bibliothèque-chambre-à-coucher-salon.

— C'est bien cela, murmura le grand Blagpool, on sonne.

Comme pour lui répondre, de sa voix discrète, le coucou chanta une heure du matin.

Le grand Blagpool jeta un regard dans la pièce.

Le tub, plein d'eau, arrondissait son petit nez autour de quoi s'élevaient diverses collines : deux fauteuils, un pouf, un sofa démolit, tout couverts de vêtements, de serviettes, de manuscrits.

Le regard du grand Blagpool sauta de la cheminée au porte-manteau, du porte-manteau à l'échelle, de l'échelle au pignon le plus élevé de l'armoire-bibliothèque. Là pendait, accrochée par une manche, l'indispensable robe de chambre.

La sonnette retentit pour la troisième fois.

Dehors, la neige tombait en avalanche. Le grand Blagpool, une jambe hors du lit, réfléchit une mi-

nute : il n'avait plus aucun parent dont il pût redouter ou souhaiter la mort subite ; il était à peu près certain qu'à cette heure on ne venait pas lui apporter d'argent. Il demanda :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis le reporter Pierrot. Et je viens pour une chose urgente.

— Bien ! fit le grand Blagpool. Le reporter Pierrot... Une chose urgente.

Il réfléchit encore un peu, puis, rentrant sa jambe qui frissonnait :

— Si je ne vous ouvre pas, qu'est-ce que vous ferez ?

— J'enfoncerai la porte...

— Bien ! Alors je vous ouvre...

Le grand Blagpool alluma sa lampe, tira le tub plein d'eau sous le canapé, cela non sans répandre une large marge savonneuse sur le tapis ; il bouscula un vase, appliqua l'échelle contre une paroi de l'armoire-bibliothèque, glissa, s'écorcha, remonta, attrapa enfin sa robe de chambre dont un long gémissement annonça une déchirure soignée...

Le grand Blagpool faillit jurer, d'un coup de coude il démolit une pile de livres, justement ceux nécessaires au sommeil : une poussée de vent ouvrit la croisée ; par comble de malchance, la lampe s'éteignit.

Le grand Blagpool la ralluma et, en traînant ses savates dans l'eau, il alla ouvrir à Pierrot.

Une dégelée de neige fondue tombait du chapeau et de la pèlerine du nouvel arrivant qui demanda timidement, tandis que le vent glacé enfonçait ses aiguilles dans les mollets du grand Blagpool :

— J'espère, monsieur, n'être pas importun...

Le grand Blagpool lui assura que justement il l'attendait avec impatience, referma la porte et interrogea le reporter Pierrot sur l'objet de sa visite.

Le reporter Pierrot fit le tour de la pièce, gagna un pan de mur, et, comme il eût dit : Je viens vous proposer un mariage » il prononça :

— Mon cher maître, je viens pour vous demander un conseil.

Le grand Blagpool consentit souvent qu'il était le premier « humoriste » des Etats-Unis, et même pour peu que l'on insistât — du monde entier.

Ce n'était pas qu'au physique le grand Blagpool fût réjouissant : non, vous n'auriez jamais vu visage plus sévère que le sien : les yeux en vrille sous des lunettes de cristal, les moustaches et les sourcils en crocs, il ressemblait par la chevelure et le regard à feu Pezon, dompteur.

Ce n'était pas non plus que ses œuvres fussent très drôles.

Je ne crois pas qu'on ait jamais raconté les débuts du grand Blagpool.

A un curieux qui, un jour, l'interrogea :

— Comment êtes-vous devenu « humoriste ? »

L'écrivain répondit :

— En faisant du drame.

Et pour une fois le grand Blagpool dit vrai.

Après un premier essai, il faut le dire, malheureux, dans le genre comique, le grand Blagpool avait pensé devoir changer sa manière : il écrivit un drame. Le grand Blagpool n'était pas encore connu, le drame fut un éclat de rire du premier au dernier acte.

— Tas d'imbéciles !... s'écria celui qu'on n'appelait à cette époque que le petit Blagpool, je fais représenter un vaudeville, les larmes vous coulent des yeux ; je vous donne un drame lugubre, vous riez comme des poissons bossus, on va bien voir qui de nous deux, le public et moi, sera le plus malin...

L'HUMOUR ET LA GUERRE



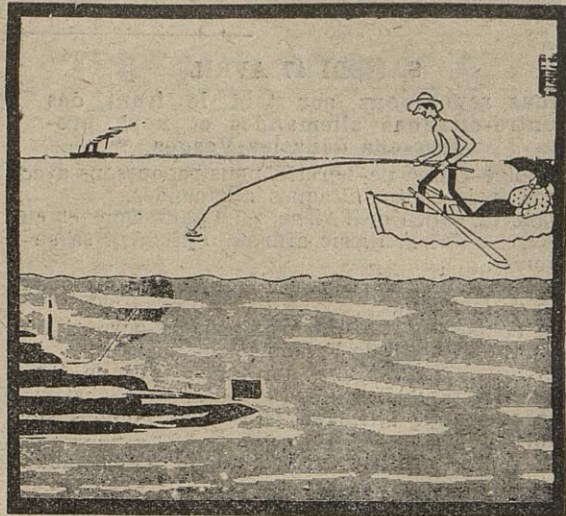
— Majesté, si notre dernière heure est arrivée, nous sommes prêts à donner fraternellement notre sang pour l'Allemagne...

(Numero, Turin.)



— Je suis désolé de vous apprendre qu'une bombe est tombée sur votre villa et a enseveli votre belle-mère sous les décombres !
— A quelle profondeur ?

(London Opinion.)



UN SOUS-MARIN PASSAIT...

— Ça mord !... Veux-tu que je t'aide ?

(L'Esquella de la Torratxa, Barcelone.)



LE BERSAGLIER ITALIEN ET L'AIGLE AUSTRO-HONGROIS

— Voilà de quoi regarnir mon chapeau de plumons !

(Pasquino, Turin.)



LES CHARLATANS

— Voyons, monsieur le journaliste, savez-vous quelle farine nous employons à la fabrication du pain K K ?
— Oui, la poudre de Berlin pain pain.

(Rob. Duhamel.)



UN HEROS

— Mon pauvre ami ! Et quelle sensation avez-vous éprouvée quand vous avez été blessé ?
— Je souffrais un peu plus chaque jour ; j'avais une chaussure trop étroite !...

(Hautot.)

Et dès le lendemain, sous le titre de son drame noir, Blagpool fit imprimer : *Comédie humoristique, en cinq actes, en prose*. Comme la veille, le public s'amusa. Le lendemain, le surlendemain et pendant cinq cents représentations, il continua de rire. Blagpool était lancé. Et en écrivant beaucoup de tragédies, de livres d'histoire, de philosophie et d'algèbre, il devint le grand humoriste Blagpool, celui que l'Amérique tout entière regarda comme son génie national : elle ne le comprend pas toujours, mais toujours elle rit, s'esclaffe et câble en Europe chaque mot que la célébrité prononce sévèrement...

Pauvre Blagpool !... Au fond de lui-même il souffrait, il souffrait de ne pouvoir jamais écrire d'ouvrage sérieux sans qu'on accueillît son œuvre par un sourire entendu... Certes il gagnait largement sa vie à ce métier malgré lui. Mais son cœur de philosophe était empli de l'amertume des incompris. Et à force d'avoir souffert, il ne lui resta bientôt plus de larmes pour pleurer ; il en prit son parti et décida de parler joyeusement de tous les événements. Mais personne jamais ne l'a vu rire.

En temps ordinaire, quand un reporter à court de copie venait interviewer le grand Blagpool — et cela arrivait trop souvent ! — l'humoriste, bon enfant, fournissait toujours au journaliste une burlesque suite de réponses dans le goût de celles-ci :

— Le grand Blagpool, je crois que c'est moi, autant que les miroirs et les gens peuvent l'affirmer. Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE REPORTER. — Cela vous ennuie-t-il, maître, si je vous pose quelques petites questions ?

LE GRAND BLAGPOOL. — Pas le moins du monde !... Ce qui m'ennuie c'est d'y répondre. Enfin, si vous

me promettez de ne pas faire de bruit à mon prochain en errement, je vais vous dicter une petite histoire de ma vie. Ne m'interrompez à aucun prix et sachez que je suis né plutôt, une certaine année du siècle dernier d'une femme qui se reconnut presque aussitôt pour ma mère : la nature fait de ces rapprochements. J'étais bien jeune alors. Du moins me l'a-t-on souvent affirmé. Un jour — ou bien un autre — cette fois encore je ne puis pas préciser davantage — je bus un grand verre de lait. C'était du lait bien blanc. Je l'ai avalé. Depuis, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il y a ainsi quelques mystères dans mon existence ; par exemple, je ne sais pas quelle est, au juste, la longueur de ma barbe...

LE REPORTER. — Mais, maître, n'êtes-vous pas rasé ?

LE GRAND BLAGPOOL. — Si fait. Et justement c'est là la cause principale de la difficulté. Voyez-vous, cela n'a aucun rapport avec l'histoire arrivée dernièrement à un de mes amis qui se promenait en pantalon vert sur les bords du Mississippi. Ne vous promenez jamais, la nuit, en pantalon vert, sur les rives du Mississippi. Ce conseil peut vous paraître grave, rassurez-vous, il n'est que frivole. Et si moi-même je ne passais toutes mes journées dans mon lit...

LE REPORTER. — Mais, maître, ne voyagez-vous pas ? Je croyais...

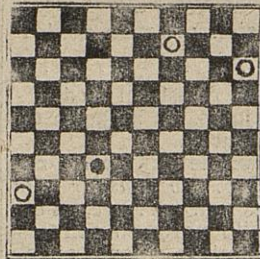
LE GRAND BLAGPOOL. — Si peu... Quelquefois, le matin, quand je me lève pour aller jusqu'au tiroir de ma table de nuit prendre une nouvelle pipe — et quand j'ai mes pantoufles — je puis me dire : « Il ne fait pas trop mauvais temps, si je pouvais jusqu'au Spitzberg ou l'Asie Mineure ? Je pars. Mais c'est tout. Autrement je suis presque casanier.

Lire la suite dans notre numéro du dimanche 2 mai.

Distractions pour les tranchées

N° 27. — DAMES
Par M. Gaston Beudin

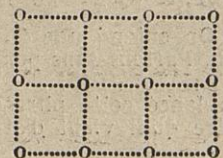
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent

N° 28. — CURIOSITE



N° 29. — LOGOGRAPHE

— A Paris, sur six pieds, temple de la fortune, J'entrevois, chaque jour, une foule opportune Parler argent, or et crédit.
— Queue et chef retranchés, dans le bois solitaire Me rencontrant, lecteur, je ne saurais te faire Hélas ! qu'un très mauvais pari.

Solutions justes omises dans le dernier numéro : MM. Buisson, à Paris, et V. Liorard, à Paris.

SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 24. — Ar. gele — Ar. gele.
N° 27. — Biens, siens. — M. m. s.
N° 26. — r 13-D échec découvert, r au carreau, r 8-D échec et mat.

Les Ephémérides de la guerre

DU 17 AU 23 AVRIL 1915

SAMEDI 17 AVRIL

Nous repoussons, sur tout le front, des contre-attaques allemandes et nous progressons dans les Vosges.

A Notre-Dame-de-Lorette, nous repoussons avec succès trois contre-attaques allemandes.

Dans la vallée de l'Aisne, en Champagne et en Woëvre, notre artillerie affirme nettement sa supériorité.

Nous progressons dans les Vosges sur les deux rives de la Fecht.

Un de nos dirigeables bombarde la gare et les hangars d'aviation de Fribourg-en-Brisgau.

Un avion anglais abat un taube près de Bœttinghe (Belgique).

Un aéroplane allemand jette trois bombes sur Belfort.

Un contre torpilleur ture est mis hors de combat.

DIMANCHE 18 AVRIL

Le succès de nos armes s'affirme de nouveau en Alsace.

Dans l'Aisne, en Champagne, en Loraine, toutes les attaques allemandes sont victorieusement repoussées.

En Alsace, une attaque dirigée contre nos positions au nord-ouest d'Orbey, tourne à la confusion de l'ennemi, qui laisse de nombreux morts sur le terrain. Même insuccès pour une tentative contre nos tranchées du petit Reichackerkopf.

Deux avions allemands sont abattus, le premier par un Belge, le second par un Français.

Belfort subit un nouveau bombardement aérien. Un sous-marin anglais s'échoue dans les Dardanelles.

LUNDI 19 AVRIL

Les Russes remportent, dans les Karpathes, un important succès.

Les troupes britanniques enlèvent en Belgique, près de Zwartelen, 200 mètres de tranchées allemandes.

Nous continuons à progresser en Alsace, sur les deux rives de la Fecht.

Nous repoussons avec succès une contre-attaque dirigée contre les Eparges.

L'aviateur Garros, obligé d'atterrir dans les lignes ennemies, est fait prisonnier.

Dans les Karpathes, le bilan des opérations se chiffre au profit des Russes par 70.000 prisonniers, 30 canons et 200 mitrailleuses.

Le bombardement des Dardanelles reprend. L'Italie s'appête à entrer dans le conflit et achève ses préparatifs.

MARDI 20 AVRIL

Le canon tonne dans le Soissonnais, en Argonne et en Champagne, où Reims subit un nouveau bombardement.

Vives actions d'artillerie dans la région de Soissons, le secteur de Reims et l'Argonne.

Bombardement de Reims par obus incendiaires.

Nous progressons entre Meurthe et Moselle, au bois de Mortmare.

Nous repoussons deux contre-attaques allemandes à l'Hartmannswillerkopf.

Sur le front russe, toutes les contre-attaques allemandes sont victorieusement repoussées.

MERCREDI 21 AVRIL

Les aviateurs belges et français font, dans les lignes ennemies, une excellente besogne.

Violente canonnade dans la région d'Arras et entre l'Oise et l'Aisne.

Au bois de Mortmare, en Champagne, en Argonne, en Alsace, toutes les attaques allemandes sont repoussées.

Les aviateurs belges bombardent l'arsenal de Bruges et le champ d'aviation de Lissevegh.

Nos avions bombardent, en Woëvre, un quartier général allemand et dans le grand-duché de Bade une usine de transformation d'énergie.

Sur mer, dix bateaux tures sont coulés par les torpilleurs russes.

JEUDI 22 AVRIL

Nous progressons en Alsace et dans la forêt d'Apremont.

Au nord d'Ypres, les troupes britanniques repoussent deux attaques allemandes.

Dans le secteur de Reims, la lutte d'artillerie se poursuit avec acharnement.

Dans la forêt d'Apremont, près de Saint-Mihiel, nous enlevons d'assaut deux lignes successives de tranchées.

En Alsace, nous continuons à progresser sur les deux rives de la Fecht.

L'offensive austro-hongroise est définitivement enrayée dans les Karpathes.

VENDREDI 23 AVRIL

Tandis que nous progressons sur terre, les opérations reprennent dans les Dardanelles.

La Belgique est le théâtre de vifs engagements : dans la boucle de l'Yser, au nord de Dixmude, les troupes belges repoussent avec succès une attaque allemande. Au nord d'Ypres, l'ennemi emploie des bombes asphyxiantes, dont l'effet se traduit par un léger recul de notre part, aussitôt compensé par un progrès marqué entre Steenslaete et la route d'Ypres à Poelcapelle.

Au bois d'Ailly, près de Saint-Mihiel, nous enlevons sept cents mètres de tranchées.

Nous progressons dans la forêt d'Apremont.

Sur mer, les flottes alliées bombardent Smyrne et les forts des Dardanelles.

Un taube bombarde Amiens.

Les Autrichiens sont en déroute dans les Karpathes.

La levée de la milice belge de 1915

Les gouvernements belge et français se sont mis d'accord sur l'application de l'arrêté-loi qui appelle sous les armes, pour former le contingent de 1915, tous les Belges nés de 1890 à 1896.

En vertu de l'arrêté-loi du 1^{er} mars 1915, tous les Belges âgés de 18 à 25 ans, se trouvant actuellement en France et n'étant pas encore sous les armes, seront tenus de se faire inscrire, avant le 15 mai prochain, à la mairie du lieu où ils résident pour faire partie du contingent de la milice de 1915 levée pour la durée de la guerre.

Des bulletins ont été imprimés à cet effet, en français et en flamand, que chaque intéressé devra remplir. Les nom, prénoms, profession, lieu et date de naissance, résidence actuelle et dernier domicile en Belgique y devront être inscrits.

Les intéressés devront en outre déclarer s'ils sont mariés ou non, s'ils ont été exemptés définitivement avant la guerre pour incapacité physique, s'ils ont servi dans l'armée belge ou dans quel corps ils ont été réformés ou déclarés incapables au service.



LECONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, Paris. PIGIER

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU DIMANCHE 25 AVRIL 1915

(10)

Le Courrier des Airs

PAR LE

Colonel ROYET

V

La rédemption de la Gorlitz

(Suite et Fin)

Aussi bien, le colonel ne s'en aperçoit pas... La scène d'antan l'a repris tout entier. Comme jadis, il lance son cheval au galop, met pied à terre en abandonnant sa monture, traverse à pas sourds le vestibule, pousse la porte du grand salon...

Il voit! Et le spectacle ne peut l'étonner : sa femme, les cheveux dénoués, tout près d'elle, le danseur...

Par Dieu! c'est bien la vision affreuse dont il a voulu se repaître...

Sa pensée lui échappe, mais d'instinct il a retrouvé le même geste que jadis. Il arrache du fourreau son sabre à lame courbe.

Alors, quelque chose se brouille dans cette reconstitution hallucinée! Autrefois, le danseur noir a fait un bond prodigieux en arrière, s'est échappé par la porte vitrée du parc, en renversant un fauteuil. Or, aujourd'hui, le colonel aperçoit bien le fauteuil renversé, et encore le porte-cigare d'or niellé du baladin russe qui osait fumer dans un salon princier! Mais le danseur noir n'a pas bougé, ne semble pas manifester l'intention de fuir...

— Alerte! mon capitaine... On entend une fusillade vers l'entrée du château. Partons sans perdre une seconde...

D'une voix hachée, Hertz a lancé cette phrase sur le seuil de la porte-fenêtre qu'il vient d'atteindre au pas de course.

Mais il demeura bouche bée au spectacle effrayant offert à ses yeux : un officier allemand dressé, menaçant, sabre au clair, devant de Jarville.

Et dans un cri, effroyable de fureur et de haine :

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

— Ah! je le sentais bien, mon capitaine, l'espionne nous trahissait!

Cependant Helmholtz ne possède plus la perception complète du monde extérieur. De son pauvre cerveau, la raison s'échappe, coule comme la cire fondue. Il n'entend plus les sons, mais il continue de voir. Ah ça! maintenant, voici que deux danseurs noirs s'offrent à ses coups! Le professeur de son foyer s'est donc dédoublé?... Allons tant mieux! Il le tuera deux fois!

Le colonel pousse un ricanement atroce, sauvage, se précipite en avant vers de Jarville.

— Non, je ne vous ai pas trahi! Voyez plutôt!

Un bond de la comtesse accompagne cette vocifération tragique, passionnée.

Avant que de Jarville ait pu tenter un geste, elle s'est jetée devant lui, le couvre de son corps frêle.

Puis, brusquement, elle s'effondre avec un faible gémissement. La lame du comte de Helmholtz l'a atteinte en pleine poitrine.

Elle se renverse en arrière, soutenue par le capitaine français, tandis que le colonel allemand, hagard, passe sa main sur son front, comme pour ressaisir la conscience des choses qui l'entourent.

— Non, je ne vous ai pas trahis! murmura faiblement la Gorlitz.

Une mousse rose monte à ses lèvres.

Le colonel s'est agenouillé auprès d'elle. Maintenant il sanglote, il balbutie des mots de tendresse, des mots qui implorent le pardon, tels que ceux que prononcerait un tout petit enfant. Par instants aussi, lui échappe un rire grelottant, et cela est horrible!

Mais les yeux d'améthyste de la Gorlitz ne vont pas vers lui : ils se posent sur de Jarville en un regard qui supplie, qui adore, qui meurt aussi!

Et sa main déjà froide s'est liée à celle du capitaine.

Alors, l'officier comble le dernier vœu qu'expriment les yeux de la mourante : il s'est penché vers elle, et d'un accent qui vibre et qui pénètre :

— Le passé est oublié! Seul le souvenir du sacrifice demeure inoubliable... et je le garderai fidèlement au fond de mon cœur...

Pour remercier, la pauvre Gorlitz put encore commander à ses doigts l'effort d'une pression et à ses lèvres l'apparence d'un sourire, puis son regard se fit affreusement immobile, sa tête se renversa en arrière, dans le cadre de ses cheveux d'or.

— Mon capitaine, l'heure presse! Là-bas, sur notre frontière, un autre drame se joue!

Sans aigreur cette fois, Hertz a prononcé ces mots en touchant l'épaule de son chef.

De Jarville tressaillit. La brusque pensée que sa pitié généreuse et attendrie pouvait compromettre le succès de sa mission, lui causa un vertige.

Il se sentit incapable de se relever!

Les yeux de la morte toujours fixés sur lui exerçaient une fascination mystérieuse, l'immobilisaient comme si une chape de plomb eût pesé sur ses épaules.

— Mon capitaine! De grâce...

De Jarville se raidit. Pour chasser ce cauchemar d'impuissance morale et physique, doucement, il ferma les yeux de la comtesse.

Ce fut bien le geste libérateur. Le capitaine bondit sur ses pieds, et se laissa entraîner par son camarade hors du salon tragique où un dément pleurerait sur un cadavre.

— Vite, vite, à l'aéroplane!

Du doigt, Hertz indiqua des groupes de soldats qui, l'arme à la main, en tirailleurs, débouchaient prudemment de la lisière boisée du parc.

Les aviateurs furent salués d'une grêle de balles, sans doute parce qu'ils semblaient fuir, et aussi parce que les landwehriens se trouvaient énervés, ahuris par la lutte étrange qu'ils avaient dû soutenir à la porte d'entrée. Là, quinze des leurs étaient tombés blessés ou morts sous les coups du vieux Karl.

En deux bonds, les officiers atteignirent l'avion. Hertz sauta sur son siège de pilote, saisit les commandes ; de Jarville amorça l'hélice, puis escalada au passage l'appareil qui commençait à courir sur le sol. Les balles continuaient à pleuvoir. Brusquement l'avion se cabra et pointa vers la nue...

À son quartier général de Mayence, l'empereur reçut en même temps la nouvelle de l'offensive russe et un rapport téléphoné sur les événements déconcertants qui s'étaient déroulés la veille à Gorlitz : le colonel de Helmholtz fou, la comtesse trouvée assassinée auprès de lui, l'incroyable attitude du vieux garde refusant d'ouvrir la grille d'entrée, tirant sans relâche sur les landwehriens qui venaient cantonner au château, obligeant ceux-ci à le prendre d'assaut ; enfin, dans le parc, la présence inexplicable d'un aéroplane inconnu.

Tout cet ensemble de faits formait un impénétrable et inquiétant mystère...

D'autre part, dans la matinée, les Allemands avaient subi un grave échec sous Nancy.

La guerre commençait sous de sombres présages...

(FIN)

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. I. la princesse Clémentine Napoléon a reçu de MM. Wickers, de Londres, une somme importante pour les blessés belges.

INFORMATIONS

M. et Mme Gabriel Hanotaux ont quitté Rome hier. Une œuvre nouvelle vient de se fonder. Son intérêt et son utilité susciteront sans contredit, la générosité bienfaisante qui ne fait jamais défaut.

NECROLOGIE

M. René de Saint-Marceaux, le célèbre statuaire, membre de l'Institut, est mort avant-hier, à l'âge de soixante-dix ans, des suites d'une grippe infectieuse.

Nous apprenons la mort :

De Mme Gaston La Caille, femme de l'ancien magistrat, décédée subitement le 23 avril 1915, en son domicile, 50, boulevard Malesherbes.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

Conférences

Aujourd'hui, à 2 heures, salle des Sociétés Savantes, rue Danton, matinée au profit de l'Œuvre du Vestiaire parisien.

TRIBUNAUX

La rancune du veilleur de nuit. — A la mobilisation générale, Adolphe Durel, âgé de cinquante ans, qui était veilleur de nuit à la maison Pleyel, fut congédié avec tout le personnel.

On volait l'armée anglaise. — Au mois de septembre dernier, un cantonnement anglais chargé de la réparation des voitures automobiles venant du front s'installait à Levallois.

L'escroc était bigame et faussaire. — Le 14 février dernier, on arrêtait pour escroquerie un individu disant se nommer Fortier, qui avait fondé le Comité d'études pour la reconstruction des immeubles détruits par la guerre.

A L'INSTRUCTION

Quelle est la nationalité de Swoboda. — De concert avec la Sûreté générale, le commandant Juilien, rapporteur près le 2^e conseil de guerre, continue son information contre Schwind, dit Swoboda.

LES SPORTS

COMITE D'EDUCATION PHYSIQUE

Académie de Paris

Aujourd'hui, régates à Juvisy. — La troisième réunion des courses à l'aviron du C.E.P. sera donnée aujourd'hui par la Société Nautique de la Haute-Seine, à Juvisy.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Faust, la belle œuvre de Gounod, sera donné intégralement par l'Opéra jeudi 29 avril, en matinée, au Trocadéro.

A l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique redouble d'activité et prépare des reprises nouvelles. Jeudi, en matinée, Louise sera jouée par Mlle Vorska ; Mlles Brunlet et Vallin-Pardo chanteront aussi, à tour de rôle, l'œuvre de G. Charpentier.

DIMANCHE 25 AVRIL

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 13 h. 30, les Précieuses Ridicules, Œdipe Roi.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 19 heures, Patrie; mardi 27, à 19 h. 45, Zaire, l'Hôtel de Rambouillet.

NOUS PROGRESSONS...

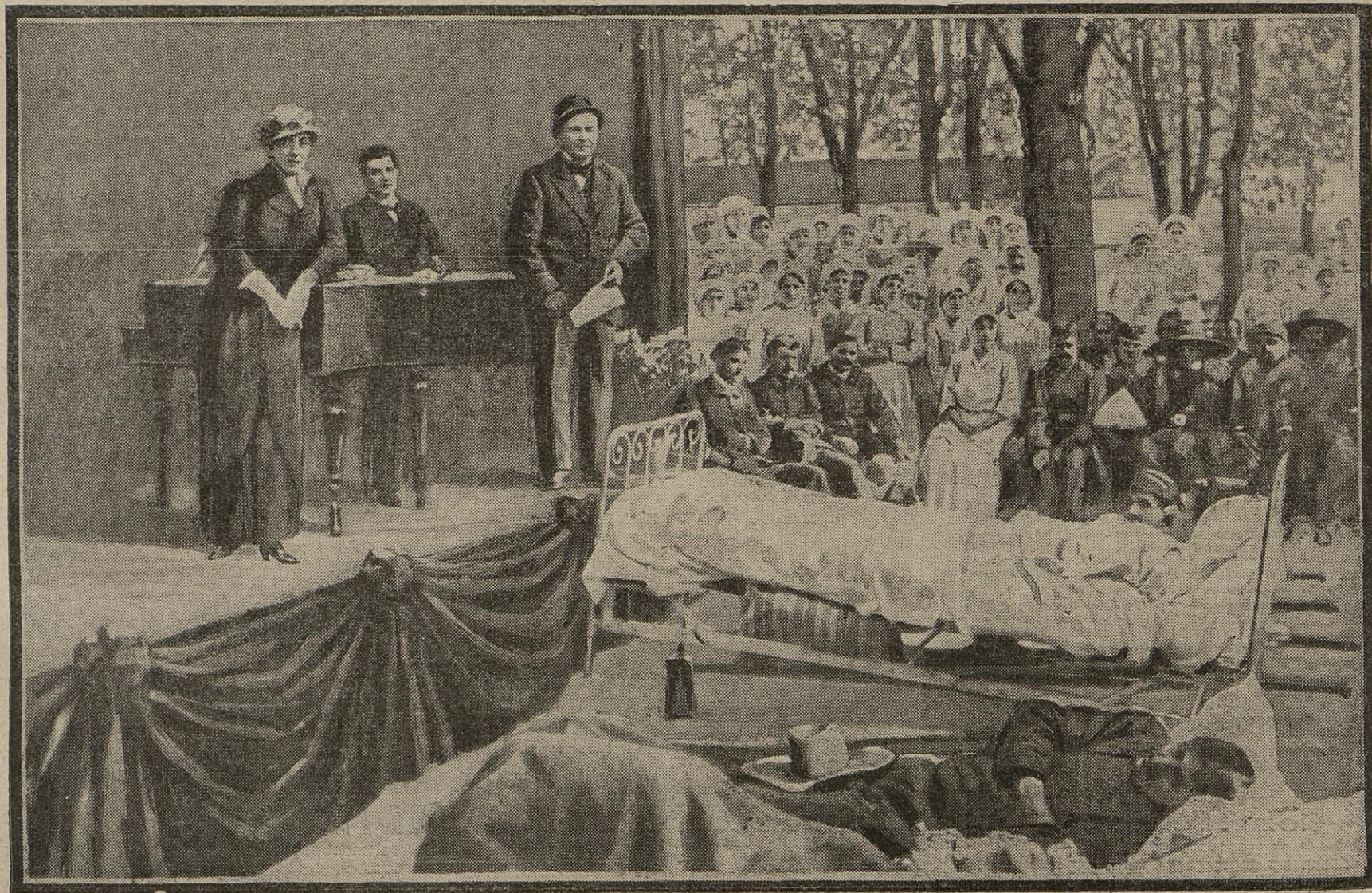
...non seulement sur le front, mais aussi dans l'art de faire nos achats. Les personnes avisées demandent aujourd'hui leur linge aux 100.000-CHEMISES.

Le général Langle de Cary vient de visiter un hôpital d'évacuation



Dans une ville de l'Est, le général Langle de Cary, commandant l'une de nos armées, s'entretient avec le général Béchard, commandant le service de santé, après avoir visité un hôpital d'évacuation.

Deux grands blessés qui ne voulurent pas manquer le concert...



M. Mayol et Mme Victoria Fer étant allés chanter devant les blessés à l'hôpital de Talence, on fit porter, devant l'estrade, quelques braves qui n'avaient pu quitter leur lit et qui, pour souffrir beaucoup, n'en désiraient pas moins rire un peu.

Communiqués

L'Union Industrielle de Paris et du Département de la Seine, le Syndicat Républicain des Intérêts Généraux du XI^e Arrondissement, la Ligue Syndicale des Commerçants et Industriels de France et l'Union Fraternelle et Syndicale des Maîtres Tailleurs de Paris organisent une grande réunion qui aura lieu demain, à 2 heures, dans la salle du Cinéma Bonvalet, 29, boulevard du Temple, pour y discuter l'importante question du moratorium des obligations commerciales.

La Lot-et-Garonnaise. Réunion de tous les Lot-et-Garonnais habitant Paris et la région parisienne, aujourd'hui à 15 heures, Café du Centre, 121, boulevard de Sébastopol.

En présence de la décision de M. le ministre de la Guerre, qui autorise les conscrits de la classe 1917 à s'engager pour la durée de la guerre, la Ligue des Volontaires de la Seine fait un appel chaleureux à tous les jeunes hommes désireux de servir la patrie. S'adresser tous les jours, de 10 heures à 11 h. 1/2, et de 2 h. 1/2 à 5 heures, à la permanence, 38, rue Saint-Lazare.

L'œuvre du Soldat Ardennais, fondée avec le concours des Ardennais de Paris, a pour but : de venir en aide à tous les soldats ardennais ; de trouver des personnes de cœur qui veulent bien remplacer auprès d'eux la famille absente ; de visiter les blessés en traitement dans les hôpitaux de la région parisienne ; de leur servir d'intermédiaire pour les démarches à faire auprès des autorités et de nos comités de réfugiés. (Ecrire 25, rue de Prony.)

La Ligue des Volontaires de la Seine, 38, rue Saint-Lazare, sollicite le concours des coiffeurs professionnels pour répondre au désir des hôpitaux et ambulances de Paris. Rappelons que les femmes et enfants de nos volontaires peuvent venir à la permanence chercher des vêtements et du linge les lundis, mercredis et vendredis, de 10 h. 1/2 à 11 h. 1/2.

L'Œuvre des Réformés de la Guerre (49, rue de Valenciennes), que préside M. Charles Benoist, fait un appel pressant en faveur de ses protégés et accueillera avec reconnaissance toutes les offres d'hébergement pour convalescents et permissionnaires de sept jours.

Le comité du corps des Volontaires Alsaciens-Lorrains fait un appel chaleureux à toutes les bonnes volontés pour lui venir en aide pour soulager les souffrances de ceux qui, depuis quarante-quatre ans, gémissent sous la botte du sauvage teuton. Les souscriptions en espèces ou en nature sont reçues au siège social, 32, rue de la Clef, Paris (5^e arrond., près la place Monge).

M. Alphonse Franck vient de publier une fable, illustrée par lui et dédiée au Kaiser. Elle est en vente au Jardin de Paris au profit de l'Œuvre de l'Aide aux Artistes et au personnel des théâtres de Paris fondée par l'Association des Directeurs.

Voici le 1^{er} mai qui approche, et l'Union des Femmes de France, 16, rue de Thann, lance au profit de ses œuvres une jolie branche de muguet que tous les amis et toutes les amies de nos chers soldats voudront porter.

Afin de distraire les prisonniers français des camps de concentration en Allemagne, la Société des Gens de Lettres, 10, cité Rougemont, fait un appel à la bienveillance de nos lecteurs pour qu'ils nous envoient des livres, des revues, que la Société des Gens de Lettres se chargerait de faire parvenir à destination.

Les personnes charitables sont prévenues que certaines personnes se servent du titre du corps des Volontaires alsaciens-lorrains, notamment rue d'Assas et rue du Bois-de-Boulogne, pour faire appel à la bonté du public.

Il n'y a qu'un seul corps des Volontaires alsaciens-lorrains qui a déjà été trompé et qui a signalé les faits à qui de droit.

Il n'y a qu'un seul siège qui est, depuis le début de la guerre, 32, rue de la Clef, reconnu officiellement et qui n'a jamais été ailleurs : toute autre adresse doit être considérée comme fautive, donnée pour duper les donateurs.

La Bourse de Paris

DU 24 AVRIL 1915

La séance d'aujourd'hui a été plus calme au marché officiel, où on s'est borné à consolider les avances enregistrées les jours précédents dans certains compartiments, dans ceux notamment des rentes françaises et du Rio. Les transactions ont été, par contre, assez animées en banque, sur les valeurs russes, les cuprifères et également dans le groupe sud-africain, où la de Beers s'est largement améliorée.

Parmi les fonds d'Etat, notre 3 0/0 perpétuel s'inscrit à 72,75, le 3 1/2 0/0 à 91,65. Au groupe étranger, notons toujours la même fermeté des Russes et la légère reprise de l'Extérieure à 86,60 contre 86,40.

Nuance de lourdeur sur les établissements de crédit : Banque de France 4.570, Banque de Paris 870, Union Parisienne 585.

Peu ou pas de changements sur les grands Chemins français, parmi lesquels el P.-L.-M. cote 1.070, le Nord 1.390, l'Orléans 1.140.

Par ailleurs, en valeurs diverses, le Rio soufflé un peu à 1.677, à la suite de sa brillante étape de hausse. Le Suez se replie quelque peu à 4.360.

En banque, de 1.236 la Toula passe à 1.250 ; Bakou plus calme à 1.495. La de Beers, que nous laissons hier à 320, s'avance à 338.

Le Secours aux Églises dévastées des régions envahies

La situation douloureuse des paroisses dévastées par la guerre a inspiré la constitution d'un comité, sous la présidence d'honneur de Son Eminence le cardinal archevêque de Paris. Il a pour but de préparer dès maintenant les objets nécessaires à la célébration du culte, afin de les mettre à la disposition des évêques des diocèses éprouvés, et il se rattaché momentanément à l'œuvre des tabernacles.

Les dons en argent et en nature doivent être adressés à l'Office central des œuvres de bienfaisance, 175, boulevard Saint-Germain, et les demandes de renseignements à Mme la secrétaire générale du Comité de Secours aux Églises dévastées, 3, rue Oudinot, Paris, qui recevra le lundi matin, de 10 heures à 11 heures, et le vendredi, de 2 heures à 6 heures.

Pour soulager et guérir les **Douleurs, Névralgies, Rhumatismes, Sciatique, Lumbago, Maux de tête**, usez des comprimés de **KEPHALDOL**. Cure inoffensive et radicale. Résultats certains. **Fl. à 1 fr. 75 et 4 fr. 30** dans toutes les pharmacies. Envoi contre mandat par **J. RATTÉ**, pharmacien préparateur, 45, r. de l'Échiquier, Paris.

Pour les Amputés

Jambe NATURA

à flexion automatique — Brev. S.G.D.G.
à armature entièrement dissimulée.

La plus Légère, la plus Perfectionnée
La plus Résistante des Jambes artificielles

Seul modèle réellement pratique, permettant une marche souple, légère, facile, normale.

Brochure illustrée sur la Jambe et le Bras Natura adressée gratuitement par **MM. G. BOS & L. PUEL** ORTHOPÉDISTES 234, Faub. St-Martin, Paris (Angle de la R. Lafayette).

BRAS "NATURA" et tous Appareils de Prothèse.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

d'Excelsior en nous réclamant d'urgence les exemplaires manquants. Nous sommes en mesure de fournir, sur demande, à ceux de nos lecteurs qui ne les trouveraient pas chez certains de nos dépositaires, tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros d'août épuisés. Joindre par exemplaire demandé : France, 0 fr. 10 ; Etranger, 0 fr. 20.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Les Docteurs

du gd Etablissement Médical, 15, rue de Calais, soignent toutes maladies de 8 à 19 h. (Dim. de 9 à 12). Services par D^{rs} Spécialistes : Maladies des nerfs, de l'estomac, de la femme, des voies urinaires. Renseign. gracieux. Notices 0,50 timbres.

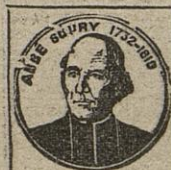
TITRES DOTAUX, SUCCESSIONS, HYPOTHÈQUES, ETC.
Prêts. Conditions mod. Ecr. à M. MORGAN, 29, r. de Surène, Paris.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses accompagnées de coliques, Maux de reins, douleurs dans le bas-ventre. Celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'Estomac, Vomissements, Ren-vois, Agreur, Manque d'appétit, aux idées noires, doit craindre la Métrite.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (la boîte, 1 fr. 25).

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes pharmacies : le flacon 3 fr. 50, franco 4 fr. 10 ; les 3 flacons franco contre mandat-poste 10 fr. 50 adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 87

PNEUS A GORGES PALMER

(CRÉATEURS DE LA CHAPÉ TROIS NERVURES)

LES PLUS HAUTS RENDEMENTS

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine) = à 200 mètres de la porte de Villiers, Paris) =
Télégr. : Tyricord-Levallois. Tel. Wagram : 58-85

Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit dont l'efficacité est très grande dans les cas d'**Angines couenneuses, Leucorrhées, Anthrax, Oites infectieuses, Ulcères, Herpès**, etc., jouit de la propriété de déterger les plaies gangréneuses d'une façon remarquable, tout en les désinfectant, c'est au médecin qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Il est fait des conditions spéciales aux Hôpitaux et Ambulances qui s'adressent directement à la maison **LE BEUF**, à BAYONNE.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations que son Succès a fait naître.

SITUATION lucrative, agréable, indépendante par l'École Technique Supérieure de Représentation. Programme gratis. 57, rue Turbigo, Paris.

LE MEILLEUR. LE MOINS CHER DES ALIMENTS MÉLASSÉS

PAÏL'MEL

POUR CHEVAUX ET TOUT BÉTAIL



USINES À VAPEUR À TOURY (EURE-LOIR)



Avec notre BOUSSOLE

Directrice Lumineuse, de Campagne,

les OFFICIERS, sous-officiers, chefs de patrouille, éclaireurs, peuvent déterminer, de jour et de nuit, avec et sans carte, rapidement et exactement, l'angle de direction, et accomplir ainsi leur mission sans erreur et avec plus de sécurité. Cette Boussole sert en outre à solutionner tous les problèmes d'orientation et à exécuter sans table fixe une triangulation graphique.

Fabrication soignée, très précise et très solide
Livrée en étui et accompagnée d'une notice explicative.

PRIX : 6'50

Franco de port dans la zone des Armées : 6'95)

Adresser lettres et mandats :

J. AURICOSTE, O. I. O. F.

Horloger de la Marine de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée, 10, Rue La Boétie, PARIS

Nos Echos Illustrés



UNE BOMBE INCENDIAIRE

Toute habillée d'une sorte d'étoffe résineuse, cette bombe, en touchant terre, explose et communique le feu à son enveloppe. Celle-ci a été projetée par un Zeppelin, en Angleterre.



LES CHASSEURS DE L'AIR

Deux de nos plus émérites « tireurs au pigeon », Pelletier d'Oisy (au centre) et Navarre (à droite), qui descendirent des Taubes, aux environs de Reims et de Berry-au-Bac



CHIEN DE GUERRE ANGLAIS

Ce chien aux longues oreilles est employé avec succès par nos alliés anglais pour retrouver la piste de tels individus qui rôdent autour des camps et que l'on soupçonne être des espions.



M. WINSTON CHURCHILL (*) SE REND AU CHAMP D'AVIATION



LE PREMIER LORD DE L'AMIRAUTÉ EXAMINE UN APPAREIL

M. WINSTON CHURCHILL VISITE LE CHAMP D'AVIATION DE HENDON

M. Winston Churchill est mieux qu'un amateur, en ce qui concerne les choses de l'aviation. Il a fait plusieurs voyages « sous le ciel » et, lorsqu'il regarde un appareil, c'est avec les yeux experts d'un connaisseur.



KAMARADE

Vaincue aussi l'industrie allemande du soldat de plomb. Celui-là n'est certes pas « Made in Germany »



SIDI NOURRICE SECHE

En attendant de retourner au front, Sidi, un brave Algérien blessé, promène paternellement le gentil petit bébé d'une de ses infirmières dévouées



MEDAILLE POUR CHIENS

Cette croix de fer est offerte aux passants, sur les grands boulevards, pour en décorer leurs chiens antiboches.